VIE
DU COMTE J. H. E.
DE BERNSTORFF

PAR

J. NAVARRO

Docteur en Philosophie de l'Université de Copenhague, Membre de la Société Scandinave et Correspondant de l'Académie Royale de Naples.





NAPLES 181[illegible].
CABINET BIBLIOGRAPHIQUE ET TYPOGRAPHIQUE
Rue S. Liguori *Num.* 41.

A SON EXCELLENCE

MONSIEUR LE COMTE

J. DE BERNSTORFF

Conseiller intime des Conférences
Grand-Croix de l'ordre de Daneerog
Envoyé Extraordinaire et Ministre
Plénipotentiaire de S. M. le Roi
de Danemarc près S. M. I. R. A.
l'Empereur d'Autriche
etc. etc. etc.

Monsieur

Si ce livre ne vous appartenait de plein droit, je ne ferais que céder à un sentiment de reconnaissance en vous en offrant le dédicace.

Le récit des vertus et des talens du comte J.H.E. de BERNSTORFF *– le tableau de sa vie dans les différentes situations de diplomate, d'administrateur et de politique – l'esquisse de la gloire et de la prospérité où le Danemarc parvint de son temps, ne peuvent mieux être appréciés que par son petit-neveu, qui a soutenu avec honneur le poids d'un grand nom, et a parcouru avec éclat la carrière de la diplomatie dans les temps les plus fertiles en évènemens.*

Je suis heureux de ne pas être dans le cas de vous ménager des louanges à l'ombre des vertus de vos aïeux: leurs faits éclatans appartiennent aux fastes du Danemarc: vous avez un nom à vous que l'Europe reconnaît, et qui est le plus beau titre à sa succession.

Qu'il soit cependant permis à ma reconnaissance d'exprimer ici tout le prix que j'attache à la bienveillance dont vous m'avez honoré, et l'intérêt que je mets à savoir me la conserver. Si je ne l'ai point déméritée en traçant de mon mieux la vie de Monsieur votre grand-oncle et en assignant au Danemarc parmi les nations européennes cette place d'honneur que l'état de sa civilisation réclame depuis si long-temps, j'ose espérer que vous voudrez bien m'en accorder la continuation.

Je suis avec le plus profond respect

De Votre Excellence

Le très-humble et très-obéissant serviteur

JOSEPH NAVARRO.

» C'est ainsi que la grandeur des anciens s'élève comme une émanation du Sanctuaire d'Apollon vers les âmes privilégiées et excite même celles qu'une nature marâtre ne destina pas à cette ardeur d'esprit, à se porter par une grandeur étrangère au plus haut degré du sublime.

LONGIN.

AVANT-PROPOS.

La biographie d'un homme d'Etat qui de son temps fut appelé *l'Oracle du Nord*, ne peut manquer d'obtenir un accueil favorable de la part de ceux qui savent apprécier le bonheur des nations. L'intérêt qu'inspirent des talens supérieurs et des actions d'une bienveillance éclairée, nous garantiraient certainement cet accueil, si nous pouvions nous flatter d'un talent quelconque d'historien. L'éloge ou plutôt la vie du Comte de Bernstorff (1) méritait d'être tracée de la main d'un Fontenelle, d'un Thomas, d'un d'Alembert, d'un Marmontel. Par la force de leur éloquence et la justesse de leurs remarques ils auraient élevé l'histoire à la dignité de son sujet. Mais l'empressement et les soins que nous avons mis à faire mieux connaître une vie aussi intéressante que celle que nous présentons au public, nous font espérer quelque indulgence pour ce qui concerne la manière de la décrire.

La plupart des renseignemens dont nous nous sommes servis sont puisés dans les ouvrages cités (2): beaucoup d'autres nous ont été fournis par des savans danois qui ont bien voulu répondre à nos doutes avec ce zèle qui les distingue toutes les fois qu'il

s'agit de la gloire de leur patrie et de leurs compatriotes. C'est à regret que nous taisons leurs noms honorables : leur modestie nous a imposé ce silence, mais notre reconnaissance n'en est pas moins vive.

Je dois mettre au nombre des circonstances qui m'ont aidé dans mon travail, ma position dans le pays, où sont arrivés les évènemens que je vais décrire, position qui m'a procuré des moyens et des renseignemens que d'autres ne pourraient aisément obtenir. D'ailleurs la conviction que je serais agréable au peuple danois par l'intérêt que je prendrais à son histoire, ne pouvait que m'animer à me rendre digne de sa bienveillance. C'était la seule preuve que je pusse lui donner de ma reconnaissance.

J'aurais bien désiré d'enrichir mon travail de quelques pièces inédites. Elles auraient servi de développement complet à des faits que je n'ai pu décrire que sommairement, et auraient mis dans un plus grand jour des circonstances qui ne sont qu'effleurées et sur lesquelles on aimerait à s'arrêter. Mais il y a des vérités qui sont destinées à être connues d'une génération plutôt que d'une autre.

Heureux l'Etat qui, comme le Danemarc, n'a qu'à exposer les actions de ses citoyens pour acquérir de nouveaux titres à la gloire.



PREMIÈRE PARTIE.

L'historien d'un grand homme ne doit pas s'étendre en éloges pompeux; il choquerait tout lecteur sensé qui ne veut que se former une opinion sur les actions dont on lui présente le récit. Il ne saurait plaire davantage à un peuple reconnaissant, et à des princes éclairés, justes appréciateurs du mérite. En écrivant la vie d'un homme d'Etat, nous ne nous écarterons point de ce principe. Si l'on a réussi quelquefois à faire méconnaître la vertu, c'est envain que l'on croit pouvoir toujours la braver. Le moment arrive où la justice force les barrières que la jalousie opposait au mérite; il brille de tout son éclat, dissipe les préjugés du vulgaire et confond les mensonges des envieux. Les rois de Danemarc ont donné des preuves évidentes de leur reconnaissance envers des sujets qui méritaient une estime particulière, et les agriculteurs danois n'oublient point celui qui fut des premiers à délivrer leurs pères de la servitude de la glèbe.

Lorsque l'on considère les soins éclairés et constans par lesquels Bernstorff illustra son ministère, et la bienveillance des rois qui le favorisè-

rent, on jugera que ce tribut d'estime que nous lui payons, est aussi justement mérité que glorieux à ses protecteurs.

Nous décrirons dans la première partie l'homme moral, l'homme du monde et le diplomate.

Dans la seconde l'homme infatigable dans ses travaux et ingénieux dans l'administration intérieure du pays.

Dans la troisieme nous éleverons nos regards jusqu'à l'homme politique.

Jean Hartwig Ernest de Bernstorff tirait son origine d'une très-ancienne famille du Mecklembourg (3).

Les dispositions et les talens de l'enfance n'ont peut-être jamais été mieux secondés et mieux dirigés. Son père l'entretenait tous les jours sur des sujets tirés de l'histoire, sur les évènemens du temps, les hommes marquans et leur différens rapports dans la société. Il écartait avec soin de ses entretiens tout ce qui pouvait sentir la sévérité de l'école et la roideur du précepteur, mêlant heureusement le ton affectueux d'un père à celui qui distingue un seigneur d'un esprit cultivé. Cette méthode d'instruction, qui se bornait à des réflexions faites entre amis, fut tellement goûtée de l'enfant que souvent il en provoquait lui-même les occasions. Le père secondait cette curiosité enfantine par le prix

qu'il semblait mettre à ses questions et par la complaisance avec laquelle il y répondait. Ce procédé avança tellement l'instruction du jeune Bernstorff qu'à l'âge de dix-huit ans il avait achevé avec distinction ses études aux universités de Göttingue et de Tubingue et était déjà de retour d'un voyage de deux ans fait en différens pays de l'Europe avec le savant Kaysler (4). Dans les dernières années de sa vie Bernstorff aimait à se rappeler avec gratitude ce guide de son enfance, et il en parlait avec une tendresse qui fesait honneur à son coeur et formait en même temps l'éloge de celui qui l'avait préparé à sa haute destinée (5).

Les liens du sang qui unissaient sa famille aux seigneurs de Plessen qui résidaient en Danemarc, l'engagèrent à venir dans ce pays. Presenté à la cour de Christian VI, où l'on accueillait de préférence tout ce qui etait allemand (6), son esprit et ses manières lui gagnèrent la faveur du roi et des grands du royaume, de sorte qu'il fut nommé Gentilhomme de la Chambre et employé à différens travaux. Ce ne fut néanmoins qu'avec difficulté qu'il accepta les offres du roi Christian VI. Lorsqu'il étudiait à Göttingue, il s'était lié d'amitié avec le prince de Galles, père de George III, roi d'Angleterre, et lui avait promis de servir dans les états de son père. Il était prêt à remplir sa promesse lorsque ce

prince mourut. C'est depuis cette époque que sa vie commence à se lier à l'histoire politique de son temps. Dans l'âge où les amusemens et les plaisirs entraînent la plupart des jeunes gens, Bernstorff se livra tout entier aux affaires. Une ardeur constante à vaincre les obstacles est le premier distinctif des êtres privilégiés : ils arrivent au faîte de la gloire à travers les jouissances et les distractions qui arrêtent les ames ordinaires. Aussi la solitude des travaux n'effraya-t-elle point le jeune homme et les plaisirs ne le séduisirent point non plus. Ce dévouement sévère aux soins dont on le chargeait le caractèrisa dès sa jeunesse. Sans chercher à se prévaloir des avantages que donnent la naissance et la fortune, il ne voulait les devoir qu'à lui-même, ayant pour principe de faire toujours plus que le devoir ne paraît exiger.

Son caractère délié et scrutateur, sa loyauté prévoyante, l'empressement qu'il avait mis à connaître de près les institutions et les hommes dans l'étranger, jusqu'à se former un journal des évènemens, des affaires, des relations qui existaient entre les peuples et les hommes qui marquaient alors en Europe, le firent juger propre à entrer dans la carrière diplomatique. En effet il s'était livré sans cesse à la méditation des affaires publiques pour approfondir les diverses constitutions, les rapports de

la civilisation des différens empires, la marche de leur politique. Le gouvernement danois qui ne laisse jamais echapper l'occasion d'honorer de sa confiance un homme de mérite, le chargea des affaires du roi auprès de la Cour de Pologne, et ensuite à la Diète de Ratisbonne.

Il s'agissait d'assimiler le duché de Holstein aux possessions des anciennes maisons régnantes; ce que le Danemarc avait tenté depuis long-temps et toujours en vain. Le poste que le roi prétendait occuper à la Diète de l'empire en qualité de duc de Holstein, était un sujet de contestations d'autant plus difficiles à décider que la question était entre un monarque et une assemblée représentative.

On trouvait que l'ancien rang accordé à sa majesté danoise était au dessous de l'ancienneté et de l'illustration de la maison régnante d'Oldembourg, et même inférieur au poste, que l'époque où le Holstein avait été érigé en duché, réclamait de plein droit. Comme cette juste prétention était méconnue de la Diète, de peur qu'une puissance du Nord ne voulût trop influencer ses délibérations, la cour danoise n'y envoyait jamais son représentant. Bernstorff fut l'homme qui en présentant les droits de son souverain avec autant d'habileté que de force, obtint la justice demandée, et le roi prit rang parmi les anciennes maisons des princes de l'Empi-

re qui alternaient entr'elles. On ne pouvait débuter plus heureusement.

Le genre de vie des grands diplomates, considéré sous les rapports de la société qu'ils fréquentent, des voyages qu'ils entreprennent et des affaires dont ils sont chargés ou dont ils sont ordinairement informés, est peut-être ce qui contribue le plus à nous donner la connaissance des différentes circonstances qui ont influé sur les évènemens du temps. Lorsque nous promenons nos regards attentifs sur les résultats des plus grandes négociations politiques, nous sommes souvent étonnés de voir quelles sont les causes qui les ont quelquefois produites. Les connaissances que Bernstorff avait acquises pendant son voyage ne furent pas dans son esprit de simples faits ni le résultat de conversations légères, mais des observations nourries, combinées par des rapprochemens et mûries par la réflexion, qui devinrent ensuite le principe fécond de ses conceptions politiques et la base de ses opérations administratives à l'époque de son ministère. Ce procédé, qui le prépara à parcourir la carrière de la diplomatie, ne put qu'accélérer le résultat d' une longue expérience.

Il existait alors des différends entre le roi son maître et la régence de Hanovre pour la succession au fief de Steinhorst. Bernstorff y est envoyé : il

accomode l' affaire à la satisfaction des deux parties et il étouffe même par un traité tout germe de dis- Mars 1739. corde. C'est avec la même gloire qu'il va défendre les droits de sa cour à la réunion des Princes à Offembach, et deux ans après, sa santé ne lui permettant pas d'aller en Russie, il passe à l'ambassade de 1742. Versailles.

Parmi ceux dont il gagna l'estime et la confiance à Paris, nous devons rappeler le comte de Saint Germain (7). C'est à Bernstorff que le Danemarc dut ce Général aussi intelligent que parfaitement instruit dans sa profession. Les réformes et la discipline qu'il introduisit dans les troupes danoises justifient le ministre du reproche qu'on lui fit d'avoir appelé un étrangerp our jouer un si beau rôle dans le pays.

Il y avait sept ans qu'il jouissait de tous les agrémens que la ville de Paris offre sur tout à l'homme d'un esprit cultivé, lorsqu'il fut rappelè pour seconder dans le ministère des affaires étrangères le vieux Comte de Schulin. Quelqu'honorable que fût ce rappel, un homme médiocre eût été fâché d'aller occuper une place secondaire à Copenhague, tandis qu'il jouait un rôle principal à Paris. Mais il était étranger à ces petites considérations par lesquelles l'amour propre ennoblit sa vanité et l'égoïsme voile sa bassesse. Il obéit sans hésiter. Ce dé-

vouement et cette modestie ne manquèrent point d'une prompte récompense. Avant son arrivée dans la capitale, le comte Schulin mourut. On fixa alors les yeux sur lui, dans l'attente de le voir bientôt réaliser les espérances que ses premiers pas dans le monde avaient fait concevoir. Les services qu'il avait rendus à l'État jusqu'à cette époque lui avaient valu la clef de Chambellan, l'ordre de Danebrog et de l'union parfaite, et ensuite le rang de conseiller intime des Conférences. A son arrivée il fut nommé député au collège du commerce, décoré de l'ordre de l'Eléphant *, et en peu de temps il se trouva à la tête de la Chancellerie allemande et du ministère (8).

Il porta en effet dans son administration cette impulsion de vertu qui distinque de la foule des employés l'homme d'honneur et de mérite. Il eut le bonheur de trouver autour de lui des gens formés sur son modèle. Mais la crainte de partager avec un rival son influence dans les affaires, aurait alarmé un homme moins supérieur que Bernstorff. Le roi honorait de sa confiance et de son amitié le comte Moltcke, seigneur danois. Etranger à la jalousie, Bernstorff s'éleva à la hauteur de sa place. Confiant et généreux il parla sans détour au

* Il a été le dernier chevalier de cet ordre nommé par Christian VI, en 1750.

souverain de justice et de clémence, aux ministres de sagesse et de loyauté et au peuple de concorde et d'obéissance; il ne trouva aucune entrave de la part du comte Moltcke.

Mon sujet exige que je fasse connaître maintenant les traits marquans de son caractère, la trempe de son esprit et les qualités qui le fesaient chérir de la société. Sa vertu était rigide, parceque la religion en formait la base et que ses principes étaient dans sa persuasion, comme l'exercice dans son cœur. Cette sévérité de morale n'affectait cependant pas la douceur de ses manières et la facilité de sa conversation. Accoutumé à vivre parmi des gens dont l'estime ne pouvait lui être indifférente, il ne négligea rien pour se la concilier, sans s'abaisser à ces tours adroits de l'adulation que les courtisans savent si bien employer. Au contraire la noblesse de son maintien déplaisait à l'homme vulgaire, mais l'homme d'esprit et l'observateur y trouvaient l'indice d'une grande ame. Il suffisait qu'on lui parlât pour que cet air sérieux disparût; alors on oubliait toute prévention et l'on était embarassé pour discerner si c'était l'affabilité de ses manières ou un mérite supérieur qui intéressait le plus (9).

Son élocution était concise et piquante, et ses expressions toujours justes le rendaient maître

dans l'art de persuader. Il était, pour ainsi dire, fâché de ce talent et du rôle brillant que malgré lui il jouait toujours en société. Embrasser les questions sous des rapports généraux et les classer d'un clin d'oeil, est une faculté exclusive de ces esprits rares et élevés qui font le bonheur de leurs contemporains et l'admiration de la postérité. Il saisissait à l'instant ce point qui dans les affaires compliquées échappe à la plupart des hommes et qui bien saisi, mene sans détours à démêler le noeud le plus difficile. Rien pourtant n'est plus modeste que cette maxime qu'il répétait souvent : qu'il ne faut faire qu'une chose à-la-fois pour la bien faire. Très réservé à parler de politique, il n'entrait dans cette matière que lorsque le concours des circonstances et les égards dus à la société l'y obligaient, pour que le silence ou l'embarras ne donnât le soupçon d'un mistère qui peut-être n'existait point. On remarqua souvent que sa perspicacité secondée par son génie lui fesait pressentir des évènemens dont les causes couvaient sous uue cendre trompeuse, et lorsque la conversation s'engageait sur de tels sujets on trouvait sur sa figure l'expression de la douleur. L'histoire de nos temps explique assez ces pénibles pressentimens.

Mais les traits distinctifs de son caractère étaient un sentiment inné de bienveillance et de générosi-

té. Tandisque d'Alembert établissait dans ses livres de philosophie le grand principe de morale, de ne pas regarder comme légitime l'usage de son superflu, lorsque d'autres hommes sont privés du nécessaire, Bernstorff l'avait déjà pratiqué et était même allé audelà, en donnant plus que son superflu (10).

Mais c'était toujours trop peu pour satisfaire le besoin que son coeur avait de faire le bien. Il s'étudiait en conséquence à y remédier par les autres moyens que pouvaient lui fournir l'autorité attachée à son poste, son crédit et la confiance universelle qu'on avait dans ses qualités : l'homme d'état, le citoyen se consacrait au soulagement des malheureux et des pauvres.

Le roi de Prusse, pour lui témoigner sa bienveillance, exempta ses possessions en Mecklembourg des impôts qu'entrainait la guerre. Dès que Bernstorff sut que cette grace ferait retomber sur d'autres le fardeau dont on le délivrait, il pria le roi de ne pas le dispenser des obligations qu'il imposait à tous ses sujets et il continua à payer deux mille écus comme auparavant. Ce trait de désintéressement donne, parmi plusieurs autres, la mesure de sa générosité.

Mais voyons-le dans le monde et dans la conversation journalière, où quelque dissimulé et ré-

servé qu'on puisse être on ne tarde pas à se trahir et à se montrer au naturel. Un coeur droit et simple, joint à un esprit sage et observateur donne en abregé l'idée de sa conduite en société. Je cherche à mieux développer cet article essentiel dans la personne d'un diplomate, et nécessaire dans un homme d'état.

Lorsqu'un personnage qui occupe une place éminente parait dans le monde sans se mettre par son affabilité au niveau de ceux qui l'entourent, on préférerait volontiers à l'honneur de sa présence cette douce familiarité qui fait le charme et le lien de toute réunion. Loin donc de rappeler son autorité, Bernstorff cherchait à la faire oublier, et y substituait les formes les plus aimables de la bonne société. On aurait dit qu'on honorait l'homme qui voulait être aimé et que l'on aimait le ministre qui n'aurait pu prétendre qu'au respect. Choisir la conversation d'après la différence des talents; proposer un sujet intéressant qui flatte en même temps les gens d'esprit en leur ménageant une occasion de paraître, et qui plaise en mettant tout le monde à son aise; trouver pour chacun un mot, un regard, une marque de considération : c'était des qualités qu'il embellissait encore par mille traits de génie. Par tout où il se montrait, sa présence rappelait que l'esprit est une dignité indépendante du poste que l'on occupe,

et que dans un salon tous le rangs disparaissent. Ce ne serait pourtant pas là une vertu dont il fallût lui savoir gré, si étant d'un caractère froid et d'une indifférence générale, il se fût plié à tout, sans s'intéresser à rien. Mais avec un naturel ardent et une imagination vive, les détours et les ménagemens qu'exigeait son poste, et ceux que le manque d'éducation, la sottise ou enfin la méchanceté des hommes rendent necessaires, lui coûtaient extrêmement. Il avait gagné sur lui de se contraindre même en des choses où il aurait brillé. Sa vivacité, secondée d'un tact fin et sûr, l'aurait fait apprécier par des traits de ce badinage piquant et léger qui appartient aux gens d'esprits, mais qui souvent ne peut manquer de faire des blessures douloureuses. Il resta toujours maître de son expression à la fois spirituelle et modeste, et sacrifia à la modération les jeux d'esprit qui auraient flatté son amour propre. Ce fut ainsi qu'il en imposa à la médisante jalousie et inspira à ceux qui l'approchaient cet attachement et cette confiance, qui lient d'une manière indissoluble les subordonnés à leurs supérieurs. Si l'on ôte une juste familiarité à ceux qui dépendent de nous, l'hypocrisie s'en mêle et la dissimulation souffrira peut-être notre autorité, mais n'en garantira par la durée. C'est ainsi que le nouvel empire qui fesait gémir

l'Europe, il y a huit ans, s'est écroulé sous le faix de l'orgueil : l'hypocrisie l'avait élevé, elle se démasqua et l'illusion disparut.

Bernstorff partageait le travail de ses subordonnés et bien qu'il eût le droit de s'en approprier le mérite, il préférait leur en former un titre honorable et s'empressait d'en solliciter ou de leur décerner lui-même la récompense. Obligé de reprimander quelqu'un, il s'y prenait, comme s'il eût donné un conseil à un ami, glissant dans son discours une espèce de doute, qui menageait l'amour propre du coupable, lui ouvrait un retour heureux à la bonne voie et lui donnait de nouveaux titres à sa confiance.

Là où il trouvait la fidélité et la diligence, il se souciait peu des faiblesses humaines : il louait avec effusion de coeur un trait vertueux, un sentiment noble, un bel ouvrage.

Quoiqu'il eût parmi ses subalternes des gens fort instruits et fort intègres, il ne se dispensa jamais de lire tous les memoires et d'en tenir même un journal. Dans ce précieux monument de la délicatesse de sa conscience, on a rémarqué une attention scrupuleuse à relever les moindres circonstances qui pouvaient faire valoir la pétition du suppliant.

Il porta le même soin dans les affaires judi-

ciaires, et dans un homme doué d'autant d'esprit et de goût, il faut lui savoir gré de ce dévouement inébranlable à de si fastidieuses occupations. C'est là, je dirais presque, l'empreinte d'une vertu consommée, s'il est vrai que l'ennui fatigue plus que le chagrin. On le trouvait à toutes les heures du jour dans la situation d'un homme qui vous attend pour entendre quelque chose qui l'intéresse et qui en développant votre affaire va au devant de vos pensées. Il donnait des secours aux malheureux qui avaient échoué ou adoucissait le refus par des lettres écrites de sa main.

Au milieu des occupations que lui donnait le ministère, il ne cessa jamais de consacrer quelques heures à la religion, et c'étaient ordinairement celles du matin. Il suffisait de porter la plus legère attention à son maintien et à ses discours pleins de dignité et de douceur pour remarquer la douce impression que ses méditations pieuses avaient produite dans son coeur. En élévant son ame vers l'Etre suprême, celui qui veille au bonheur du peuple épure ses intentions, le philosophe rectifie ses systêmes, l'ambitieux se rappele que sá destinée ne se borne point à la courte durée d'une vie mortelle.

Il était par la perspicacité de ses raisonnemens, un antagoniste redoutable pour ceux qui ont le mal-

heur de se faire une étude de l'incrédulité, et qui tournent en dérision les objets les plus sacrés. Persuadé qu'une population nombreuse, de riches revenus, de bonnes institutions ne suffisent pas pour former le bonheur d'une nation sans moeurs, aussitôt qu'il fut à la tête de la Chancellerie Allemande, il dirigea ses soins à améliorer le système d'éducation des paysans des duchés de Schleswig et de Holstein. Ce fut comme le pivot de toutes les améliorations qui s'y firent ensuite. Des écrivains impartiaux et des voyageurs dignes de foi assurent que ces pays ne laissent rien à désirer sous le rapport de la morale publique et de la prospérité. Certes ces duchés bénissent son administration, qui assura à l'eglise le respect, à ses ministres l'aisance, à la legislation des lois prévoyantes et par conséquent aux habitans les moyens d'une existence heureuse.

Les ouvrages sur la religion de Spenner, d'Auguste Hermann Franke, de Mosheim, de Jerusalem, de Rösselt étaient ceux qu'il lisait de préférence. Il proposa à M.r Hüber de traduire en français les ouvrages des deux derniers auteurs allemands que nous venons de citer, et lui offrit une somme pour les dépenses de l'impression, et une autre en témoignage de sa satisfaction. Son dessein était de répandre ces livres en France où malheu-

reusement pour l'Europe la première étincelle de l'athéisme était tombée (11).

Il s'intéressait aussi au sort des nègres esclaves dans les Indes occidentales. Ces malheureux n'avaient pas un jour de libre dans la semaine; aucune interruption de travail ne les soulageait. Il obtint du roi que le dimanche fût excepté des jours ouvrables, et consacré à l'instruction. On choisit en conséquence des missionaires et des catéchistes que le gouvernement engagea et envoya pour cet objet aux colonies danoises.

Une anecdote singulière qui ajoute à l'opinion de sa piété ne doit point passer sous silence. Un dévot exalté croyait ne pouvoir assurer son salut qu'en vivant dans un hôpital parmi des malades. Il s'y rendit en effet, et ni la persuasion ni les menaces ne réussirent à l'en tirer ; il fallut employer la force. Bernstorff le fit garder à ses frais dans une maison particulière avec tous les secours nécessaires dans sa position. Il criait à l'impiété lorsqu'on l'enleva de l'hôpital : Bernstorff en apprenant la résistance qu'il avait opposée, les cris qu'il avait poussés, et le reproche d'impiété qu'il fesait à ceux qui cherchaient à le sauver : Compatissons à ce dérangement de raison, dit-il ; il est pourtant heureux d'avoir une conscience !

Aussitôt que les affaires cessaient, il se livrait

aux jouissances domestiques dans la société de sa femme (12), et de ses amis, parmi lesquels il trouvait la douce récompense réservée aux âmes nobles et sensibles qui savent joindre dans une juste proportion le loisir à la dignité. Les vertus aimables de sa femme qui fut toujours la confidente de son cœur, ajoutaient au charme que des gens distingués par leurs talens et leurs qualités répandaient dans l'intérieur de sa maison, qu'on pouvait appeler celle de Périclès. La supériorité du rang disparaissait aux yeux de ses amis, parcequ'il n'avait pas à leur envier la supériorité des lumières, et le respect qu'ils lui témoignaient était d'autant plus vrai et d'autant plus sincère qu'il n'y prétendait point. Ce commerce des grands et des gens de lettres a cessé de nos jours d'être agréable et utile, parceque les premiers ne connaissent point la familiarité sans orgueil et les seconds ne se méprennent point à une considération affectée. Le mérite a sa fierté comme la grandeur, mais il sera toujours difficile de discerner le point où cette fierté dégénère en orgueil dans les grands et en prétentions dans les gens de lettres. Mais les gens d'esprit n'ont ni orgueil ni prétentions. C'était le cas de la société de Bernstorff. Transportons-nous y en imagination; nous y trouverons Klopstock, Cramer, Roger, Haller, Oeder, Basedow: savans qu'il fit venir de l'étranger pour remettre

en honneur les études classiques et pour exciter l'émulation parmi les gens de lettres du pays.

En effet la littérature indigène et celle de l'Allemagne en général se ressentaient déjà trop de l'influence étrangère : le goût et même l'esprit étaient gâtés : pour mériter une considération quelconque dans les lettres et dans la bonne compagnie, il fallait afficher les nouvelles théories que la France venait de créer, le mépris pour tout ce qui tenait aux anciennes institutions, l'insouciance pour les langues classiques et pour la danoise, l'oubli enfin de ses pénates et l'empressement aveugle et précoce pour la nouveauté.

Voilà l'état où Bernstorff trouva la république littéraire dans ce pays. La contagion était de nature à faire de cruels ravages si la crainte de diminuer sa popularité en introduisant des étrangers et en leur procurant une vie aussi honorable qu'aisée, lui eût fait adopter un système de connivence et d'irrésolution.

Mais son projet était trop essentiel à la civilisation bien entendue du pays pour se soucier des craintes de l' ignorance et des menées de l'envie.

Il rétablit l'étude de la langue et de la littérature Allemande, ayant placé dans la capitale du Danemarc, le chantre de Dieu et l'ami des hommes, Klopstock, qui dans l'aisance où il se trouva

placé eut bientôt fini sa sublime Messiade et son fier Hermann, et allumé parmi les jeunes gens qui l'approchaient le feu sacré de la haute poésie.

Il releva la dignité de la chaire par le moyen de Cramer qui joignant à un esprit enjoué des connaissances profondes, et à des moeurs antiques une éloquence supérieure, s'acquit une étonnante célébrité dans le ministère de la parole de Dieu.

Les savans Haller, et Oeder fondèrent l'étude des sciences naturelles (13). Le dernier projeta la réforme du jardin botanique et commença l'ouvrage de la *Flora danica*: cette branche des sciences naturelles si bien établie et qui a tant prospéré en Danemarc a procuré à Bernstorff une véritable gloire et a prouvé que le ministre protégeait sans partialité et sans timides égards les talens qui pouvaient seconder ses vues.

Basedow jeta les fondemens d'une meilleure méthode d'études et fit des changemens utiles et des améliorations heureuses dans la pédagogie (14).

Schumacher fit connaître à combien de titres les rois de Danemarc avoient mérité des sciences et des lettres en publiant la correspondance des savans étrangers avec les souverains danois (15).

Roger entreprit d'écrire des lettres sur le Danemarc, ouvrage où il donne à ce pays l'éloge qu'il mérite pour ses institutions, et qui intéresse

tout lecteur par les renseignemens et l'esprit de vérité et de modération qu'on y remarque (16).

Mais il serait trop long de retracer tout ce qu'il fit pour chacun des nombreux savans qui l'approchaient : nous aurions l'air d'étaler de petites choses au défaut de grandes, et tout ce que nous en dirions serait au dessous des témoignages solennels que tant de savans ont rendus à leur mécène.

Nous nous bornerons à un autre exemple qui terminera cet article. Rien ne prouve mieux l'étendue de son ésprit et l'ardeur de son ame pour tout ce qui pouvait avancer la civilisation du pays, que le projet d'envoyer des savans en Orient (17). Cette terre, berceau de l'homme, et théâtre de sa régénération et des progrès les plus brillans de son esprit, attira l'attention de Bernstorff. Il fit concevoir au roi l'espoir d'obtenir des lumières importantes sur l'Arabie heureuse, exposa l'utilité qu'on en pourrait tirer pour le genre humain et la gloire qui en rejaillirait sur son règne. Le roi y consentit et l'on annonça aux savans de l'Europe le projet de l'expédition en les priant de désigner chacun dans sa faculté les sujets qui exigeraient des éclaircissemens ou des recherches. Le voyage eut lieu, mais la plupart de ceux qui l'avaient entrepris périrent malheureusement en Arabie. Le seul qui échappa fut Niebuhr qui publia à

son retour des renseignemens fort intéressans (18). Un manuscrit de Forskaal, un des savans qui moururent dans le voyage et qui s'était chargé de la partie de l'histoire naturelle, aurait été certainement égaré sans les recherches que Bernstorff fit faire partout où il pouvait, des débris des travaux de ces savans infortunés. Depuis le commencement jusqu'à la fin, dit Niebuhr, parlant de Bernstorff, ce ministre se chargea avec un zèle plein de bonté de tout ce qui pouvait contribuer au succès de notre voyage.

Oubliera-t-on ce que nous devons à ces savans qui parcoururent les déserts de l'Asie et de l'Afrique pour augmenter par leurs recherches le dépôt des connaissances humaines? Nous n'ignorons pas et nous avons appris avec douleur, écrivait d'Alembert (19), que presque tous ont péri dans ce voyage, victimes respectables et infortunées de leur zèle. Un seul d'entr'eux semble n'avoir échappé à la mort que pour conserver à leur patrie et à la postérité les précieux fruits de leurs travaux. Puissent les sciences et les lettres, pour lesquelles ils se sont dévoués avec tant de courage, rendre à leur mémoire le même honneur que Rome et la Grèce rendaient autre fois aux généreux citoyens qui avaient perdu la vie dans les combats. Puissent toutes les académies de l'Europe graver sur leur

tombe cette inscription simple et touchante que le patriotisme a consacrée : ils sont morts pour la république !

Voilà ce que fit Bernstorff pour placer le Danemarc au niveau des peuples le plus civilisés, entretenant toujours une correspondance suivie avec d'illustres étrangers tels que Montesquieu, Hénauld, Kennicot, Michaelis et d'autres qui le tenaient au courant des progrès de l'esprit humain. Personne ne révoquera en doute que le Danemarc n'ait fait des pas glorieux dans la carrière de la civilisation. Des lois et des institutions sages et bienfaisantes élèvent ce pays au dessus de beaucoup d'autres et mettent le roi actuel au premier rang des illustres bienfaiteurs de l'humanité : son éloge est dans le coeur du peuple comme dans celui des gens de lettres : il a des droits sacrés à leur reconnaissance : ils éterniserons les traits mémorables de bienfaisance qui ont rendu son règne cher à l'humanité.

Nous aimons à rappeler à nos lecteurs ce beau cercle de savans et de gens d'esprit qui se formait le soir chez Bernstorff, pour conclure cette première partie de sa biographie par les mots d'un savant qui y était admis (20). » Nous étions toute » attention , dit-il, et toute admiration à ses di» scours ; nous étions comme suspendus à sa bou-

» che *, et il nous récréait de sa sagesse so-
» cratique. C'est là qu'il ouvrait son coeur et
» répandait son esprit : c'est là qu'il voilait l'éclat
» de la dignité, et que son ame brillait plus pure
» de sa propre beauté. Nous ne le quittions jamais
» sans être pénétrés de sentimens vertueux ».

---

* Selon l'expression latine : *Narrantis conjux pendet ab ore viri.*

SECONDE PARTIE.

Parmi les excellens ministres qu'avait Frédéric V, Bernstorff se fit remarquer par un mérite extraordinaire : personne n'aurait pu faire davantage à sa place. Au défaut d'entreprises éclatantes il basa l'administration de manière à ce qu'elle promît une amélioration réelle et facile . . . Il suivit un plan de réforme qui ne fit pas moins d'honneur à son esprit qu'à son coeur *.

Les belles contrées du Danemarc et particulièrement les terres fertiles de l'île de Sélande offraient une scène désolante. La servitude de la glèbe tarissait les plus riches ressources qu'offre un terrain qui repose huit mois de l'année et qui en quatre produit avec une énergie étonnante. L'industrie même la plus constante et la mieux entendue était découragée par toutes sortes d'obstacles. Les troubles funestes de l'Etat, les usages reçus, les excès du pouvoir, les discordes entre les classes inférieures, rendaient le mal incurable et presque né-

* C'est le jugement qu'en porta le célèbre Spittler, grand philosophe, professeur d'histoire à Göttingue et ensuite ministre d'Etat du roi de Wurtemberg. Spittler Europeischen Staaten Geschichte. Vol. 2.

cessaire dans la législation existante du pays. Des seigneurs puissans affectaient de voir la ruine de l'Etat dans l'abolition de leurs droits sur les paysans, et l'on se permettait même de blâmer la reine Sophie Madeleine qui dans sa seigneurie de Hirschholm avait aboli les communes et avait accordé la propriété usufruitière à ses paysans. Le roi Fréderic avait détrouit l'état de serfs *, mais les paysans restaient encore dans une espèce de servitude, puisqu'ils étaient toujours attachés à la glèbe, dépendant en tout de leur seigneur. Les enfans mâles qui naissaient dans une terre, devaient se faire inscrire dans les rôles de la milice sans jamais pouvoir quitter leur district natal. Le seigneur donnait pour soldat celui qu'il voulait, le reprenait à sa fantaisie pour lui en substituer un autre. Lorsque ce seigneur voulait châtier ou chicaner un de ses pauvres paysans, qui peut-être n'avait pas le bonheur de lui plaire, il pouvait le faire servir dans les troupes jusqu'à l'age de quarante-cinq ans, en donnant pour prétexte toutes les causes que le pouvoir légitimait contre la faible innocence. Ecrasés sous le fléau des corvées, ils essayèrent souvent de briser par la révolte les chaînes qui conseillaient la paresse, inspiraient le découragement-

---

* Ordonnance du 21 janvier 1702.

ment et perpétuaient la pauvreté. Mais ces malheureux essais n'aboutissaient qu'à leur attirer de nouvelles et de plus grandes calamités. Il n'y a rien de plus frappant dans l'histoire, que cette vérité, que les factieux ne purent jamais s'applaudir des résultats de leurs attentats. Il y avait de grandes communes qui restaient souvent incultes, parcequ'elles n'appartenaient proprement à personne, et dont tous les villages et les paysans pouvaient disposer en commun : chacun en abusait. Les maisons ou plutôt les huttes des paysans étaient rares et mal placées. Tout échange, toute disposition ou distribution que fesait le seigneur, était ensuite entre les paysans des objets de querelles et de haines éternelles. L'honnête homme était en butte à la chicane et aux ruses d'un camarade intrigant. Ni l'industrie, ni le travail ne récompensaient les peines de l'homme laborieux. L'agriculteur n'en retirait aucun fruit, et ses enfans accablés de misère se confondaient avec les enfans d'un père insouciant et paresseux. Leurs travaux ne satisfaisaient que l'avarice du propriétaire, dont l'égoïsme étouffait toute source de prospérité en consumant les moyens du laboureur par des entraves journalières. Pour offrir une image fidèle de la désolation de la plupart des terres, nous n'aurions qu'à décrire l'état de plusieurs familles languissantes, exténuées, plongées dans

une misère affreuse et sans aucune espérance de voir diminuer leurs malheurs.

Cet abyme où se trouvait la classe productrice de l'Etat effraya Bernstorff : il resolut d'abord de demander au roi Fréderic V la permission de donner la liberté aux paysans attachés à ses propres terres (21), quoique l'esclavage assurât à ce ministre une grande partie de ses revenus. Mais il aimait mieux commander à des hommes heureux que de s'enrichir du travail d'esclaves. Le roi ayant consenti à sa demande, Bernstorff ne songea qu'à l'exécution de son projet. Dans les momens de loisir que le ministère lui laissait, il se transportait sur ses terres, visitait les maisons des paysans, causait familièrement avec eux, les entretenait sur les différens modes de culture ainsi que sur les avantages qu'ils en retireraient, et lors même que leurs demandes étaient indiscrètes il s'empressait, autant qu'il le pouvait, d'y satisfaire afin de ne contraindre en rien l'élan qu'il voulait leur donner pour une nouvelle organisation. Nous ne pouvons entrer dans tous les détails des nombreuses améliorations qu'il porta dans cette administration rurale. La plupart des lecteurs nous trouveraient minutieux et les connaisseurs en agriculture n'en seraient point satisfaits. Nous nous bornerons à dire que, les terres mesurées, il les partagea d'après le nombre des

paysans, séparant chaque terre par des fossés ou des haies-vives : qu'il les fit tirer au sort et les donna aux paysans moyennant une redevance annuelle : qu'il fit transporter les vieux bâtimens économiques ou en fit faire de nouveaux dans les endroits où se trouvait le lot de terre échu au paysan, et qu'il plaça chaque habitation au centre du terrain. Cette opération finie, il donna à chaque paysan un titre légal qui prouvait le droit de propriété qu'on lui accordait et déterminait la petite redevance qu'il s'était réservée. Il ne voyait qu'un simple acheminement à cette nouvelle administration, et déjà il se trouvait avoir dépensé plus de sept mille écus. Il ne regretta jamais ce sacrifice en considérant la rapidité avec laquelle des terres stériles et couvertes de bruyères étaient cultivées, ensémencées et que de nouvelles plantations animaient ces champs jadis mornes et lugubres. L'industrie succéda bientôt à l'insouciance, le travail à la paresse, des maisons à de chétives cabanes; chaque famille acquérait de jour en jour une aisance jusqu'alors inconnue, et des villages entiers avaient une existence civile. En peu de temps les paysans qui étaient toujours arriérés pour le paiement des impôts dûs à la couronne, ne demandèrent plus de delais et se trouvèrent en état de prendre à bail les granges attachées aux terres :

ce qu'ils n'avaient jamais pu faire faute de moyens de les faire valoir. On loua ces magasins à un taux fort élevé, et le prix même des terres a dès lors prodigieusement augmenté.

Une anecdote assez piquante nous apprendra si les législateurs méritent le blâme ou l'approbation en heurtant les prejugés du vulgaire. Le jour même de la distribution des terres, les paysans se méfiant de l'espèce de bonheur qu'on voulait leur procurer, résolurent à l'unanimité de se jeter aux pieds de Bernstorff, et de le prier au nom de Dieu de vouloir bien rester leur maître comme auparavant : leurs yeux baignés de larmes assuraient du véritable sentiment qui les animait. Bernstorff frappé de cette scène inattendue et touché des pleurs de ces bonnes gens, hésita un instant et se tournant vers son neveu le comte Andrée il lui dit: me serais-je trompé dans mes vues, et le don de la liberté ferait-il réellement le malheur de ces pauvres gens? Il réfléchit encore un moment et leur dit : mes chers amis, je vous jure devant Dieu que mon intention n'est que de faire votre bonheur : tout ce qui est fait ne peut plus se changer : allez donc, prenez courage, vous serez heureux. A ces mots, qui le croirait, un paysan le désespoir dans le coeur, courut au lac de Gentofle pour s'y noyer. On parvint à le sauver, et il est assez curieux de savoir

qu'ensuite le même homme améliora tellement son petit lot de terre que deux ans après il se trouva en état de refuser (22) l'offre de 4000 écus qui lui fut faite.

La prospérité de ces terres excita l'émulation et engagea un peuple policé à braver les prejugés que l'ignorance et l'avidité avaient établis. Plusieurs citoyens délivrèrent leurs paysans des liens qui les retenaient captifs et qui entravaient les premiers ressorts de la richesse nationale. Il n'était reservé qu'à Christian VII et au Roi actuel Fréderic VI, de généraliser ce bienfait et de jeter à jamais les fondemens de la prospérité du peuple danois.

C'est ainsi que Bernstorff constata par son exemple l'utilité d'un système qu'on avait démontré en théorie, mais que l'on ne connaissait pas assez en pratique et par lequel on craignait de choquer la multitude : on redoutait le morcellement des terres (23), quoique l'on conçût aisément que la propriété est l'attraît le plus puissant pour l'homme, et qu'elle ne pouvait être mise en comparaison avec la surveillance fâcheuse d'un maître ou de plusieurs : on avait en horreur les innovations et cependant l'on voyait bien qu'un seigneur, occupé de différens intérêts, ayant une ambition à satisfaire, ne pourrait jamais comme un cultivateur de profession, consacrer son temps aux détails minutieux de la culture et de

l'administration rurale. Mais l'aristocratie était difficile à persuader, et ce fut avec peine que l'amour de l'humanité l'emporta à la fin sur l'aveuglement et l'égoïsme dans un pays où la civilisation n'à jamais été stationnaire et encore moins rétrograde. Des cultivateurs heureux apprennent maintenant à leurs enfans à bénir la mémoire de leur binfaiteur, et un monument érigé par eux mêmes atteste à la postérité leur reconnaissance envers Bernstorff (24).

Une institution qui eût pour but d'arracher à la misère nombre d'enfans et de les élever de manière à les rendre utiles à la patrie, était un projet que Bernstorff voulait réaliser. Il avait vu dans différens pays une multitude d'hommes sans religion, sans principes, sans moeurs, que la morale aurait conquis par une telle institution. Cette masse, disait-il, doit corrompre tôt ou tard l'Etat entier. Il traça donc le plan d'une maison d'éducation où l'on enseignerait des travaux manuels qui fourniraient aux éléves les moyens de se procurer une subsistance, et où on leur inspirerait l'amour du travail en les habituant à toute espèce d'industrie. A leur sortie ils se trouveraient en état de servir sur mer ou dans les fabriques, ou seraient propres au commerce de détail. En effet c'est pendant le règne de Fréderic V que les manufactures furent ranimées et que l'on vit l'industrie prendre un essor aussi ra-

pide que heureux. Cet établissement d'industrie où Bernstorff fit enseigner aux enfans le moyen d'en être un jour le soutien, allait assurer à la pauvreté un asile et aux fabricans une ressource, dont l'étranger avait jusqu'à ce temps exclusivement profité.

Chaque fabricant devait prendre dans cet pepinière les apprentifs dont il aurait besoin en payant à la maison une somme de cinquante écus en papier pour chacun d'eux, et les apprentifs seraient obligés de travailler pendant un temps fixe (neuf ans) sans autre rétribution que celle de leur entretien : le terme écoulé ils devaient être libres. Le roi approuva ce projet et ordonna qu'il fut réalisé 1753.
dans le faubourg de Christianshaven. Le nombre des enfans fut d'abord de cent, et en peu de temps il s'éleva jusqu'à trois cent (25).

Mais une institution qui se borne à préserver la capitale de la masse impure d'hommes vicieux et abrutis, est bientôt paralisée si les provinces demeurent dans l'insouciance à l'égard de cette classe d'êtres dangereux: le petit nombre de ceux qui sortent de la barbarie disparaitra bientôt dans la multitude de ceux qui y resteront. Bernstorff qui voyait d'un coup d'oeil sûr et général l'influence de l'ensemble sur les parties qui le composent, étendit dès le commencement cette mesure à tout le royaume où il assurait, que le moyen le plus efficace pour

élever le peuple serait d'améliorer la condition des maîtres d'école de la campagne (26). Mais il ne se borna point à leur porter des secours pécuniaires, il voulut accroître en même temps la considération de ces maîtres, en formant un corps qui ennoblît les individus et les engageât à travailler avec plaisir et ardeur. Dès lors l'étude devint une lutte, la diligence une émulation, la récompense le prix de la victoire. Le seminaire de pédagogie fut établi à Altona et ensuite à Kiel (27).

Néamoins l'idée favorite de Bernstorff était une nouvelle organisation des écoles primaires. Il en parlait souvent et autant qu'il le put, il introduisit des changemens qui tracerent les premières lignes du plan qu'il voulait exécuter (28).

Conserver intacts les fonds consacrés à la bienfaisance et à l'affermissement de la civilisation; employer fidèlement les revenus à ces deux objets sacrés; c'eût été l'unique soin de tout autre administrateur. Mais Bernstorff porta une perspicacité étonnante dans les objets de la bienfaisance publique: il en écarta sévèrement l'oisiveté, la paresse et le vice en général sous quelque forme qu'il se presentât. Il augmenta le produit des capitaux et convertit les moyens destinés à entretenir les pauvres en elémens qui devaient un jour en diminuer le nombre et opposer enfin des barrières à leur mul-

tiplication. Il sentait l'injustice d'oublier au sein de la mendicité des citoyens qui par leur probité, leur diligence et leur travaux méritent un secours quelconque de la patrie, lorsque l'âge ou la maladie les prive de leurs forces, tandisqu'on procure une retraîte honorable à ceux qui ont servi l'état les armes à la main. Si le titre de ceux-ci est glorieux, celui des premiers n'est par moins méritoire. Il était par là sûr d'éviter les inconvéniens que produit souvent un premier mouvement de pitié, qui nous fait secourir un mendiant qui deguise son avidité sous les formes hideuses de la pauvreté et repousser souvent l'indigent honteux qui est hors d'état de se procurer la subsistance. Il pensait que la pauvreté ne serait plus un état qui dégradât l'humanité lorsqu'on ne pourrait la convertir en une mendicité, source d'impudence et de crimes: qu'une foule de misérables seraient arrachés à la rigueur des lois et que l'on inspirerait des sentimens religieux à une multitude vagabonde, en butte à l'ignorance, à l'oisiveté et au désespoir.

La même intention de préparer une arrière-saison à tout honnête homme sans fortune et sans moyens, le conduisit à proposer l'abolition de plusieurs chétives maisons de charité pour fonder un hospice général qui n'aurait pas à essuyer les inconvéniens des instituts particuliers et répondrait au

désintéressement de la nation et à la munificence du souverain. On applaudit de toutes parts à ce nouveau projet; le roi le nomma directeur de l'éta-
1766. blissement et en posa de sa main la première pierre. Au bout de trois ans on ouvrit ce beau monument de la piété danoise à deux cents vieillards et infirmes qui y sont habillés et nourris, et à deux cents cinquante personnes qui peuvent y loger gratis, et il reste encore un emplacement pour cinquante personnes. On fournit des secours hors de la maison à cinq cents individus qui pouvant se procurer une partie de leur subsistance, ne doivent point y être admis, mais sont aidés dans leurs travaux. L'état florissant de cette maison atteste l'influence bienfaisante du philosophe qui en médita l'établissement et l'empressement du ministre qui en dirigea en même temps l'organisation.

La loterie par classes (29) dont il avait été l'introducteur dans le pays, répondait à ses vues, en fournissant des sommes considérables à divers établissemens d'utilité publique. Afin de pouvoir réaliser entièrement ses projets, il en obtint la confirmation pour cinquante années. Le temps devait consolider une institution fondée avec tant de sagesse. En effet il eut le bonheur de voir prospérer à tel point les fonds qu'il avait créés, qu'il put disposer de quatre-vingt-quatre mille écus pour ré-

parer et embellir la grande chaussée dans l'île de Sélande, et de cinquante mille pour contribuer à l'entretien de quelque institution pieuse ou littéraire.

Le talent que Bernstorff montra pour les affaires d'économie engagea le roi à lui donner la direction des fabriques et à mettre à sa disposition trente mille écus pour fortifier ce ressort de la richesse nationale. Il est étonnant que dans l'espace de six à sept ans le nombre des fabriques ait pu s'augmenter si prodigieusement et qu'elles se soient soutenues même à l'époque de l'absence des troupes qui allèrent en Allemagne, ce qui devait diminuer la consommation des produits de l'industrie. La somme fixée pour les frais de cet encouragement ne fut jamais outrepassée, au contraire elle fut en peu de temps remboursée. Les progrès que ces fabriques font tous les jours et les impôts considérables qu'en retire la couronne, sont des témoignages en faveur de l'administrateur. Mais si la mort de plusieurs fabricans, la paresse et l'infidélité de quelques autres ont diminué peut-être ou même anéanti le fruit de ce qui avait été employé à leur établissement, c'est une destinée presque inévitable dans des entreprises de cette nature *.

* Apologie p. 42.

Parmi les anciennes institutions du pays était la Compagnie des Indes occidentales et celle de la Guinée. Les droits exclusifs dont elles jouissaient, étaient autant d'obstacles à la prospérité des îles, et l'esprit de monopole, inséparable de tout commerce exclusif, occasionait de grandes pertes à l'Etat. (Les richesses de l'Inde même n'ont pù resister au pouvoir destructif de ces sortes de compagnies). Bernstorff proposa un commerce général et libre, et fit ordonner par le roi un achat national des revenus, des privilèges et des marchandises de cette société qui fut dès lors abolie par un édit royal. Cette opération qui fit infiniment d'honneur à la justice et à la libéralité du gouvernement danois (30), dégagea le commerce de toute entrave : les îles furent soustraites à un joug aussi injuste que pesant, et le duché de Schleswig qui n'avait jamais pu avoir part à ce commerce, vit s'ouvrir devant lui une nouvelle source de richesse. Les colonies, dirigées immédiatement par le gouvernement, prospérèrent d'abord par le commerce avec les Indes, et la navigation danoise prit un tel essor qu'on remboursa en peu de temps les frais d'achat et qu'un tiers du commerce du Nord appartint au Danemarc. Enfin ce qui fit le malheur des compagnies en Angleterre et en France produisit le bonheur de celle de Danemarc. La loyauté à toute épreuve de ce

gouvernement, les soins assidus de ce ministre et le bon esprit du peuple donnèrent lieu à une exception de la règle générale : que l'interférence du gouvernement est toujours dangereuse à de telles compagnies. Dans ses dernières années Bernstorff remerciait la providence qui avait couronné ses soins d'un succès si heureux (31).

On voyait depuis long-temps le Danemarc, la Norvège et les îles adjacentes devenues en quelque sorte les entrepôts des villes Anséatiques. Sous le règne de Christian III on avait mis quelques bornes a cette influence étrangère et sous celui de Fréderic IV on avait ramené à l'obéissance la factorerie de la ville de Bergen, qui prétendait se soustraire aux souverains danois : dès lors on stationna sur l'Elbe un vaisseau de ligne pour protéger le commerce Holstenois que la ville de Hambourg avait jusqu'alors comprimé. Par toutes les réformes introduites dans l'administration, Bernstorff avait jeté les fondemens du commerce ; il lui était par conséquent aisé de dégager la navigation des prétentions des pays limitrophes. Ce fut dès lors que le Danemarc influa puissament sur le commerce du nord: que sa marine marchande acquît une réputation prépondérante ; et qu'à l'aide de la neutralité qu'il sut maintenir au milieu de la guerre qui ravageait une grande partie de l'Europe, les vaisseaux danois nu-

portèrent chaque année près d'un million d'argent et formèrent pour la flotte une pépinière de marins expérimentés.

Il y eut une affaire très-compliquée dans ses détails et qui occasiona à Bernstorff beaucoup plus de désagrémens et de pertes qu'on ne pourrait imaginer (32). Les établissemens de commerce, les officiers d'une frégate et la personne même qui fesait les affaires du gouvernement furent exposés aux violences des corsaires sur les côtes de Maroc. La nation était indignée de l'insulte soufferte et fesait entendre au ministre des cris de vengeance. C'était une position fâcheuse que celle où il se trouvait de satisfaire les voeux d'un peuple offensé contre des gens qui par la distance de leur pays, leur pauvreté et leur genre de vie ont des avantages assurés sur leurs adversaires. Le roi chargea Bernstorff de conduire cette affaire. La justesse des mesures et la rapidité de l'exécution assurèrent le succès avec le moins de perte possible pour l'Etat: l'honneur du pavillon danois fut vengé. Les relations de commerce furent à peine rétablies avec l'Empire de Maroc qu'elles présentèrent au Danemarc l'occasion d'en ouvrir de nouvelles, avec les autres puissances barbaresques.

Je n'arrêterai pas mes lecteurs sur les détails de tant d'autres améliorations qu'il introduisit (33). Il

suffit de mentionner les règlemens qu'il donna à la maison d'accouchement et qui ramenèrent cet établissement à sa véritable destination, celle d'employer les moyens les plus délicats pour sauver la vie à un grand nombre d'enfans et de céler au moins des fautes qui paraissent inévitables. Jamais scandale ne fut plus sagement évité et en quelque sorte réparé par un avantage réel. Quand on connaît ces règlemens, on est convaincu que la morale n'y trouve rien à redire, ni la débauche rien à gagner. On sera charmé de trouver ici le témoignage d'un éloquent écrivain qui se trouvait dans le temps à Copenhaque.

Comme l'amour de l'honneur s'accroît, dit-il, par la crainte de le perdre, les remords, derniers soupirs de la vertu mourante, vengent quelquefois cruellement le vertu outragée. Une mère coupable était tentée d'immoler au respect humain un fruit innocent. Le roi prévint ce désorde par un règlement que lui inspira cette humanité qui marche à la tête de toutes ses lois. Une honte criminelle ne détruit plus l'ouvrage de la volupté: une vierge imprudente peut perdre son innocence sans que l'Etat craigne de perdre un citoyen. Un asile couvert des ombres de la nuit s'ouvre à sa timide fragilité : la certitude d'un secret impénétrable guide ses pas tremblans et le citoyen naît aussi mystérieusement

qu'il avait été conçu. A son sourire on dirait qu'il remercie l'amour de lui avoir donné l'existence, et l'humanité de la lui avoir conservée. Un poète peindrait le génie du Danemarc qui applaudit, bat des ailes et semble essuyer ses pleurs en l'adoptant (34).

La cour de Danemarc, loin d'étaler le luxe qui insulte à la misère du peuple, a toujours représenté avec une dignité noble et modeste. Il semble que Bernstorff y porta tout ce qui sans choquer la pauvreté, flatte les yeux des grands, en impose à l'étranger et amène insensiblement cette noble aisance que la génération actuelle trouve si nécessaire. On lui reprocha pourtant d'avoir introduit un luxe plus dispendieux que le pays ne pouvait le supporter. Mais puisqu'on ne saurait attacher une idée précise à ce mot de luxe, et qu'en général il est la marque infaillible de la civilisation et de la puissance des Etats, l'accusation contre Bernstorff parait faire son éloge, surtout quand on avoue de bonne foi que le luxe ne va pas en Danemarc au delà de ce qu'exigent le bien être de toutes les classes et le goût du beau dans un pays civilisé. Je ne puis rien protéger, disait-il *, et par conséquent encore moins le luxe : personne

* Apologie pag. 66. et 68.

n'est plus exact que moi à observer les ordonnances qui le bornent. Mon genre de vie aussi retiré que peuvent me le permettre les relations que j'ai par ordre de V. M. avec les ministres étrangers, fait que je ne puis redouter l'accusation de frivolité, ni d'aimer les plaisirs (35).

On l'accusa aussi avec autant de fondement de préférer dans les emplois les étrangers aux nationaux. Il est vrai que Bernstorff n'hésitait point à préférer au national l'étranger plus habile ou plus instruit. Mais il s'en serait fait un scrupule en circonstances égales. Qu'un seul danois paraisse, disait-il, qui ait souhaité de servir dans mon département, qui me l'ait dit et que je n'aie pas reçu à bras ouverts. Qu'il paraisse un seul homme de la nation que je n'aie pas servi, lorsque j'ai pu et dû le faire, et je ne me défendrai plus : le défi est hardi, il doit être facile à gagner.

Mais dans un pays où tout va prendre une nouvelle forme, de telles accusations sont assez naturelles contre celui qui l'introduit. Néanmoins si l'espoir d'un mieux possible entraînait Bernstorff dans des entreprises que le succès ne couronnait pas toujours, comme le commerce du Levant et de la Compagnie Africaine ; pour lui en faire un reproche après l'évènement, il fallait prouver que le peuple dans lequel il mettait sa confiance était

incapable de réaliser ses vues. En accusant le ministre, l'envie oubliait que s'il se justifiait de tels malheurs, l'accusation pouvait retomber sur la nation *.

. Quoique nombre d'utiles institutions qu'il introduisit dans les différentes branches de l'administration, offrent des avantages dont toute autre nation pourrait faire son profit, elles sont pourtant trop particulières au pays où elles furent appliquées pour nous engager à les détailler. Nous renvoyons ceux qui aimeraient à les connaître aux diverses ordonnances qui parurent dans le temps. Ils y admireront celle qui améliora la condition des sages-femmes et les assujettit à l'inspection des médecins : celle qui ferme quantité de détours à la chicane : celle qui met à l'abri des délations et des insultes par la sainteté du serment : celle qui limite les cas de prêter serment, dont on abuse peut-être encore dans la législation danoise : celle qui réprime les tromperies que sait glisser dans le commerce l'avidité du gain : celle qui introduit dans les deux royaumes l'uniformité des poids et mesures (56) : celle qui fait connaître les moyens de

* Consultez : Geschichte des Privathandels und der gegenwaertigen Besitzungen der Daenen in Ostindien von J. Hennings, 1784.

ranimer les études : celle enfin qui propose de cultiver les bruyères du Schleswig et du Jutland (37).

Cette époque de nouvelle prospérité qui s'ouvrait devant les danois aurait mérité des détails et des tableaux sur les anciennes révolutions et les moeurs qui constituaient le Danemarc de ce temps pour faire connaître avec exactitude le degré de gloire où atteignit Bernstorff en conduisant les choses à ce point. Mais alors notre travail aurait eu trop d'étendue et nous avons cru mieux faire de jeter dans l'occasion sur les moeurs et les lois du pays quelques lumières, qui rejaillissent sur le fait énoncé, et découvrent le vrai point sous lequel il faut le considérer. La multiplicité des faits nous a empêché de tenir un système différent.

TROISIÈME PARTIE.

La position physique du Danemarc, ses ressources, ses moyens, l'esprit du peuple, l'état de la nation, de ses voisins et de l'Europe, tous ces objets approfondis par Bernstorff lui persuadaient, que l'opinion devait servir à ce royaume de bouclier contre les puissances prépondérantes. La légitimité de la dynastie, l'ancienneté de ses droits à la couronne, ses titres à la reconnaissance des peuples Scandinaves, les preuves de leur loyauté, de leur bravoure et de leur dévouement à la maison d'Oldembourg, étaient des vérités qui répandues et soutenues avec dignité, inspirèrent aux conseils des souverains la plus haute considération pour le cabinet danois. En effet ses propositions faites au milieu des troubles de la Pologne, et acceptées par la Russie, l'Angleterre et la Prusse, décidèrent les droits des dissidens réformés ; concilièrent les intérêts de la république avec les lois de l'humanité et les précautions de la sagesse, et cimentèrent la tranquillité de l'Allemagne. Cette gloire d'avoir été médiateur entre Auguste et la Pologne est plus flatteuse pour le Danemarc que ne le fut pour la Suède celle d'y avoir placé un roi sur le trône. Il en fut de même lorsque deux

ministres danois dans le Wurtemberg reconcilièrent le prince et les Etats.

Cette considération politique inspirée à l'étranger se soutint par l'intérêt qu'on attache à un pays commerçant. Tandisque les vrais principes d'industrie se propageaient et que l'utilité des manufactures était encouragée par des mesures que le progrès des lumières et de l'expérience avaient secondées et étendues, la navigation, les arts, les lettres et les sciences prospéraient à l'envi à l'ombre de la paix (38). Le roi Fréderic V avait reçu de la nature des inclinations bienfaisantes, et comme Titus il fesait son bonheur de les suivre. Il vécut au milieu de ses sujets comme un tendre père entouré de ses enfans qui n'envisagent l'autorité paternelle que sous les traits d'une amitié sincère et désintéressée. Mais les habitudes d'une vieille monarchie, le ferment des nouvelles doctrines et l'orage de la guerre qui grondait dans la plupart des pays de l'Europe, demandaient un homme d'Etat qui réunît à la sagesse beaucoup de sagacité, pour affermir d'une main les élémens du bien être civil qui se troublaient, et pour opposer de l'autre une barrière à l'etranger qui menaçait de fondre sur le territoire avec tous les malheurs de la guerre.

En effet quoique la noblesse fût déchue de ses prérogatives et de ses privilèges, lorsque le gouver-

nement devint * héréditaire et absolu d'electif et
1660. d'aristocratique qu'il avait été, les derniers soupirs de l'orgueil étaient pourtant fort à redouter et les premiers vagissemens de la civilisation rendaient sa rage très-dangereuse.

Une nation qui eut un jour de l'éclat dans le monde **; qui répandit ses colonies dans des contrées lointaines, qui s'avança par le courage de ses braves jusqu'au coeur de la France, enleva aux français leurs plus riches provinces, prit les rênes du gouvernement en Angleterre, lui donna des rois, soumit la Saxe, la Livonie, la Pologne, la Russie, la Norvège, la Suède; cette nation révérait avec orgueil ses aïeux, ses vaillans Cimbres, ses indomptables Teutons, et promenant ses

---

* Ce qui arriva sous le règne de Fréderic III.

** Christian IV touché des malheurs de l'Allemagne et de l'oppression sous laquelle l'Empereur Ferdinand II fesait gémir les princes voisins, se fit nommer colonel du cercle de la Basse-Saxe, entra dans la ligue de 1625, et combattit en héros pour l'Allemagne.

Le même corps de troupes danoises de sept mille hommes environ qui avait contribué à la réduction de l'Irlande (et pour le quel Christian V fit frapper une médaille afin de conserver à la postérité la mémoire des secours envoyés au roi d'Angleterre) passa en Flandres et y fit des merveilles.

regards sur leurs exploits, elle trouvait qu'il n'y avait pas de peuple aussi formidable dans l'antiquité que le Scandinave. Cette généreuse fierté rougissait de rester spectatrice indolente d'une guerre où l'Europe allait s'engager.

C'était alors précisément l'époque où l'esprit de nouveauté agitait plusieurs nations en Europe et en Amérique (39). Un nouveau genre de philosophie entraînait la jeunesse dans des projets ambitieux. Le désir de nouvelles formes de gouvernement étendait un voile sur le sainteté des anciennes institutions et les esprits éblouis par de folles espérances, ne rêvaient que les combats. Les auteurs de ce funeste délire débitaient partout qu'une trop longue paix énerve les nations ; qu'il fallait s'exercer aux armes et que ce n'est que dans les orages politiques qu'il s'élève des ames généreuses, capables d'ennoblir toute une génération : et qu'au moins les menaces de la Russie d'envahir une portion du Holstein étaient honteuses pour un peuple qui n'avoit jamais redouté la mort.

Telle était l'opinion publique et la position difficile du Danemarc lorsque l'on confia le ministère à Bernstorff. Voyons sa manière d'envisager ces hauts objets de la politique, pour en reconnaître l'application dans la suite des évènemens.

On lui reprochait d'avoir contribué au mariage

d'une princesse de Danemarc, et formé une alliance au mépris des préjugés de la nation entière qui n'approuvait point ce parti. Voici un de ces principes lumineux qui souvent méconnus ont malheureusement plongé de notre temps divers peuples dans l'anarchie. » On dit aujourd'hui que ce mariage déplait à la nation : » ce nom est assurément très » respectable, mais il est bien souvent profané, » bien témérairement employé et lorsqu'il est cité » pour appuyer des passions ou des opinions, il » ne désigne en effet presque toujours qu'un petit » cercle de personnes réunies par le goût de la » critique ou par la haine, et qui s'imaginent voir » leurs sentimens universellement applaudis, parce» qu'elles n'en écoutent point d'autres » * (40).

Le but unique de ses conceptions politiques était la prospérité et la gloire du pays ; mais le projet le plus brillant ne devait point s'exécuter aux dépens de l'équité ni du bien être : la justice de son maître ne devait point différer de celle des autres humains : les droits des étrangers devaient être aussi sacrés que ceux des nationaux : enfin sa politique, tout adroite qu'elle était, puisait ses principes dans la morale la plus sévère. La ruse et l'intrigue étaient odieuses à ses yeux et il les

* Apologie pag. 58.

démêlait si aisément que dès qu'une trame allait se former, il savait la disoudre à coup sûr, en découvrant les fils qu'on avait cru lui cacher.

Ce n'est pas le ministre, disait-il, qui fait ou explique la loi, mais il est l'organe par lequel la volonté du roi se manifeste à la nation. En conséquence de ce principe, il ne se permettait jamais de discuter sous ce rapport les demandes qu'on lui adressait. Etaient-elles indiscrètes ou contraires à l'esprit de la loi, il fesait en sorte que le souverain y portât un coup d'oeil. Par là il eut souvent le plaisir de voir réussir telle petition qui mal conçue, mal rédigée, aurait échoué sans cette démarche, bien qu'elle fût fondée sur la justice.

Les ressources les plus sûres d'un Etat, disait-il, sont celles qu'on puise dans la religion et dans les moeurs nationales. Il se servit du lévier le plus puissant chez les habitans de la Scandinavie, l'honneur, pour éteindre parmi les différentes classes une espèce de rancune et de méfiance qu'avaient excitées les anciennes discordes entre les nobles et les bourgeois. La noblesse était certainement pour lui la classe qui entourant de près le trône, contribue le plus à en soutenir l'éclat. Mais il pensait que dans une monarchie absolue qui ne se rapproche du peuple que par des habitudes, des moeurs et des formes, où la justice sanctifie le souverain,

et la simplicité fait aimer l'homme; la noblesse devait servir de lien à ce corps moral pour multiplier les moyens d'intéresser un assez grand nombre de personnes au maintien de l'autorité et du pouvoir.

Par conséqnent il aimait à supposer des vertns héréditaires, mais il ne les protégeait qu'en celui qui les possédait réellement. Les richesses et les honneurs étaient pour lui deux ressorts pour exciter dans les nobles le désir d'imiter leurs ançêtres et pour inspirer aux autres l'ambition du mérite et de de la vertu. Par les égards qu'il temoignait aux gens de lettres et les marques d'honneur particulières qu'il accordait à celui qui se distinguait du commun, il parvint à faire entrer peu-à-peu la noblesse en composition sur le préjugé de la naissance. En effet le Danemarc est le pays où le seigneur hésite le moins à se récrier contre l'altière ignorance de ses ancêtres et il justifie cet aveu par son instruction et par son empressement pour la littérature et les gens qui la propagent.

Bernstorff considérait la paix comme le palladinm que les nations doivent ambitionner, et la guerre comme le dernier moyen de l'acquérir. Mais il avait à vaincre des difficnltés de la part même deceux au bonheur desquels il consacrait toutes ses pensées. Il n'y avait point de digue contre le torrent : la guerre était la passion du jour. La gloi-

re des armes aurait illustré le souverain, aurait rejailli sur la nation, mais une gloire sous le poids de laquelle l'Etat fût resté écrasé, aurait été une gloire meurtrière, un effet de la plus désolante ambition. On ordonna des levées de troupes, on éleva des fortifications, on fit des armemens et enfin tout ce qui pouvoit flatter l'ardeur guerrière et mettre le pays en état de défense. D'ailleurs des flottes Suédoise et Russe croisaient dans le Baltique, et si la première ne voulait pas pour le moment attaquer le pays, la seconde épiait constamment l'occasion de lui chercher querelle, pour terminer brusquement à l'avantage de l'autocrate un ancien différend. Bercer les désirs des uns, menager les forces des autres, était assurer des jours heureux au Danemarc. Si ce pays eût eu de plus grandes ressources, il n'aurait peut-être pu jouer un plus beau rôle dans les évènemens du 18me siècle. Le ministère jouissait d'une très-grande considération, les danois sentaient leur dignité; où donc chercher une meilleure garantie que dans le sentiment de la nation?

Mais voyons de plus près les évènemens qui suivirent l'exaltation d'esprit, devenue dominante.

Le feu de la guerre allumé au Canada entre la France et l'Angleterre, se propagea jusque dans le coeur des l'Europe. On vit les nations s'entretuer

sans un but raisonnable et sans aucun appât de véritable gloire. L'Autriche, la France, la Suède, la Saxe et plusieurs princes de l'empire conduisaient contre la Prusse près de cinqcentmille combattans. On fesait courir mille bruits sur les projets que les grandes puissances se proposaient d'exécuter au milieu de l'embrasement de l'Europe. Des rumeurs sourdes et de feintes alarmes annonçaient des changemens politiques. Tantôt on croyait à une ligue de plusieurs puissances contre un empire colossal, tantôt on craignait des innovations dans les Etats du second ordre, afin de leur ôter tout moyen d'intrigues et de mésintelligence avec les puissances du premier rang. La multiplicité et la lenteur des évènemens, le grand nombre de combats sanglans et de batailles épouvantables qui eurent lieu dans cette guerre de sept ans, fatiguent l'imagination. Quand l'on considère que dans cette guerre la plus froide, la plus meurtrière et la plus insensée qu'offre l'histoire moderne, * le Danemarc qui aurait pu influer sur la destinée des puissances belligérantes, ne s'y laissa point entraîner, on ne peut qu'admirer la sagesse et le désintéressement du ministère. À l'aide d'une neutralité parfaite, tandisque

---

* Lacretelle Hist. de France pendant le 18me siècle. Vol. 12. p. 26.

les autres nations nageaient dans le sang, le Danimarc dans le sein de la paix se préparait à une défense redoutable, fesait fleurir ses institutions, et au milieu de guerriers emportés élevait sa voix pour s'interposer comme médiateur dans les querelles des combattans, sans les craindre, ni les braver *.

L'armée française avait pénétré sur le Bas-Rhin 1757.
pour conquerir le pays de Hanovre. Le duc de Cumberland, étourdi des revers qu'il venait d'essuyer, accélerait sa retraite sur Niembourg, s'éloignait du centre des opérations militaires et laissait à découvert le Hanovre et le pays de Magdebourg. Le maréchal de Richelieu ne poursuivait plus l'ennemi et agissait avec tant de lenteur qu' il semblait se persuader que la guerre était finie. Saisir ce moment inopiné de relâche et d'hésitation d'un côté, d'étourdissement et d'inquiétude de l'autre, pour faire cesser les hostilités et tenter des voies d'accomodement, telle fut la tâche honorable du cabinet danois par l'entremise du comte de Lynar, envoyé du roi: le duc de Cumberland et le maréchal de Richelieu entrèrent en négociation et signèrent la convention 26 juillet.

---

* Les ports de ses colonies aux Indes occidentales servirent souvent d'entrepôt aux puissances européennes au milieu des guerres qui les divisaient.

de Closter-Seven. On dut à cette convention la trève qui mit à l'abri d'un hiver très-rude les troupes de Gotha, de Hesse et de Brunswich, qui rentrèrent dans leur pays, et celles de Hanovre qui se cantonnèrent près de Stade. La convention fut rompue par une circonstance imprévue. Les arrangemens pacifiques proposés par le Danemarc auraient été maintenus, si le prince Ferdinand de Brunswich, quoiqu'un des plus habiles généraux de Fréderic, au lieu d'avoir dans le comte de Clermont un adversaire peu redoutable, eût eu le maréchal de Richelieu. Mais celui-ci venait d'être rappelé et ne se souciait point de l'état où il laissait ses troupes. Alors les vainqueurs de Prague, de Rosbach et de Lissa trouvant ce remplacement du chef de l'armée francaise très-favorable à leurs vues, impatientés des lenteurs de la cour de Versailles à ratifier ou à rejeter la convention, déterminés peut-être aussi par l'état d'incertitude et de confusion des autres combattans, recommencèrent les hostilités avec beaucoup de vigueur et eurent de rapides succès. La convention de Closter-Seven aurait pourtant été plus honorable au Danemarc, et plus avantageuse aux armées, si le négociateur n'eût pas été une espèce de fanatique ou du moins un esprit fort exalté (41). La lettre qu'il ecrivit au sujet de

cette convention en est une preuve authentique *.

Mais l'affaire n'en demeura pas là. Pitt venait d'être élevé au ministère en Angleterre et il brûlait de se distinguer contre la nation rivale: ainsi la convention qui mettait un obstacle aux victoires de la Prusse et à celles de sa patrie, devait être annullée. Il fallait par conséquent trouver des sujets de querelle contre le Danemarc qui avait proposé cette voie d'accommodement : chacune des parties belligérantes exagerait le tort que lui fesait cette démarche et voulait attirer le Danemarc dans son parti, en lui offrant même des avantages et des récompenses. Mais ni ces offres brillantes n'éblouirent le souverain qui se refusa à leur sacrifier le repos et le bien-être réel de ses sujets, ni des projets séduisans n'ébranlèrent la fermeté du ministre qui ne s'écarta point de la ligne de conduite qu'il s'était tracée dès le commencement, un système de neutralité parfaite. Il redoubla de soins pour affermir l'impératrice Catherine dans les vues du Danemarc, renforça les troupes dans les duchés et informa les chefs de l'armée de la position dangereuse qu'ils devaient aller prendre, comme en présence de tant de différentes nations, qui pou-

* Lisez les mémoires du roi de Prusse et les Staatschrifte des Grafen von Lynar 1794.

vaient d'un moment à l'autre dévenir des ennemis et des agresseurs. Dans la lutte acharnée dont nous avons parlé, un pays ouvert de tous côtés et sans défense pouvait engager le corps d'armée le plus proche à l'envahir sans coup férir.

Cette conduite aussi prudente qu'intrèpide du ministre lui mérita un témoignage d'autant moins suspect qu'il lui fut rendu par un prince aussi bon militaire que profond politique. Le grand Fréderic parlant un jour des efforts que les puissances belligérantes avaient faits et fesaient encore tous les jours et de la détresse où elles se trouveraient les unes après les autres, si cette guerre continuait, ajouta avec l'expression de l'admiration; et le Danemarc a encore sa flotte et son Bernstorff! En effet ce système énergique et suivi de précaution intérieure, de fermeté politique et de contenance militaire arrêta l'étranger aux frontières, fit éviter les chances de la guerre et épargna le sang de citoyens, sur les cendres desquels la patrie aurait eu à verser des larmes d'autant plus amères que la supériorité des forces ennemies l'aurait emporté sur la bravoure de quelques guerriers. Voilà quel fut le résultat du grand art avec lequel ce ministre avait su diriger l'esprit public. Les débris informes de vieilles institutions, et les mouvemens terribles des novateurs politiques auraient livré le

pays aux excès des factions, des rancunes, des mésintelligences, si l'honneur, et l'esprit de corps presentés par le gouvernement comme des témoignages rendus à la vertu et non à une classe, n'eussent engagé les esprits à la modération et à la constance. La fierté des nobles était par là compromise en présence des autres citoyens aussi zelés qué tranquilles, et la turbulence des gens remuans eût été honteuse de ne pas savoir mériter les honneurs dus aux vertus civiques; ce choque évité, la patrie fut sauvée.

Mais nous allons voir une attaque encore plus décidée et una contenance encore plus ferme de la part des danois.

Au milieu de l' orage d' autant plus redoutable qu'il couvait sous un silence menaçant, et comme si les cris des mécontens et l'écho de la guerre n'eussent point retenti jusqu'à lui, Bernstorff élevait dans la solitude de ses méditations une digue contre des désordres qui troublaient depuis long-temps la paix du Nord : c'étaient les prétentions d'une branche de la maison de Holstein sur le duché de Schleswig. Etouffer à jamais des disputes sans cesse renaissantes, était acquérir des titres glorieux pour son roi : les terminer à l'avantage du Danemarc, était ajouter à l'équilibre des puissances septentrionales.

Les duchés de Schleswig et de Holstein séparés du Danemarc sous les enfans de Christian premier étaient tombés en partage à plusieurs princes de la même famille (42). La ligne masculine de la maison de Ploen, qui est une branche de la maison de Holstein-Sonderhourg, allait s'éteindre dans la personne du duc Charles Fréderic, et par conséquent le droit d'aînesse aurait passé aux cousins-germains qui auraient encore dû partager entr'eux cette possession. Une telle subdivision aurait augmenté les anciennes mésintelligences et les rivalités qu'avait toujours produites le morcellement impolitique d'une fertile contrée. Ce partage du duché de Ploen était fâcheux pour le Danemarc, parceque cette possession arrondit en certaine manière le territoire royal. Bernstorff en tâchant d'éviter ce nouveau démembrement, avançait un projet de la plus haute importance. On proposa donc au duc de Ploen, vu le pitoyable état où se trouveraient ces terres divisées entre plusieurs de ses cousins des branches cadettes, de se donner pour successeur le roi de Danemarc, qui s'engagerait à dédommager les héritiers à la mort du duc. Malgré toutes les difficultés, que cette proposition eut à souffrir, la négociation atteignit le but désiré et les parties contractantes tombèrent d'accord, qu'à la mort du

duc, le roi incorporerait ce duché à la partie royale du Holstein.

Cette acquisition faite par le Danemarc réveilla la vengeance du Grand-Duc de Russie, ensuite Pierre III, qui pour la haine contre les possesseurs du Schleswig n'avait pas dégénéré de ses ancêtres. La branche de Holstein-Kiel ou Gottorp avait été maitresse de ce duché, et en regrettant toujours sa perte, ne faisait point mistère du dessein de s'en remettre en possession. Consolider les droits contestés du roi sur cette belle possession était l'important projet auquel Bernstorff songeait même dans un moment où tout autre soin occupait les esprits. Il avait négocié à cet effet le mariage de la princesse Sophie Madeleine, fille aînée du roi Fréderic, avec le prince royal de Suède. Mais le roi de Suède, à qui les liens du sang avec la maison d'Oldembourg auraient dû faire prendre une part active dans une affaire qui pouvait un jour tourner à son avantage, trouva des obstacles dans une nation aussi empressée pour le bonheur de la patrie qu'indifférente à des voeux particuliers. La Suède s'engagea donc à demeurer neutre dans les différends qui divisaient les diverses branches de la maison de Holstein. L'assurance du côté de la Russie ne tenait qu'à l'intérêt et à l'amitié que l'Impératrice Elisabeth avait pour le Danemarc. Mais elle

n'aurait pu en répondre à cause de son peu d'influence sur le caractère opiniâtre et emporté du Grand-Duc. On eut beau offrir en échange les comtés d'Oldembourg et de Delmenhorst, se charger de tout ce que la maison de Holstein-Gottorp pouvait devoir sur les duchés de Schleswig et de Holstein; faire même renoncer le prince Fréderic, fils du roi Fréderic V à la coadjutorerie de Lubeck, en faveur d'un des princes de la branche de Gottorp : tout fut inutile ; les difficultés renaissaient de tous côtés. On avait pressenti à la cour de Pétersbourg le projet du cabinet danois d'incorporer aux possessions du roi la portion que la Russie avait dans le duché du Holstein. Un tel soupçon irritait davantage l'impatience du Grand-Duc. L'affaire prenait une tournure trop sérieuse pour ne pas craindre des suites hostiles, lorsque le prince Adolphe Fréderic, de la branche cadette de la maison ducale, évêque on administrateur de l'évêché de Lubeck, fut destiné à succèder au trône de Suède et le jeune duc de Holstein à la couronne de Russie. La mort de l'Impératrice Elisabeth livra le Danemarc aux violences du Grand-Duc, qui ne songea qu'à reprendre la portion du duché, ancien patrimoine de ses aïeux. Ni l'orage qui se formait contre lui dans sa cour, ni les conseils de paix du roi de Prusse, ni même le con-

grès que ce souverain avait assemblé à Berlin pour arrêter l'impétuosité de son caractère, n'eurent le pouvoir de lui faire contre-mander l'ordre donné à Romanzow à la tête de quarante mille hommes et aux autres troupes de Poméranie de marcher contre le Holstein.

La même sagesse et la même activité que Bernstorff avoit apportées dans les affaires politiques, furent employées pour tenter le sort inévitable des combats. L'armée d'observation stationnée aux frontières du Holstein fut portée jusqu'à soixante-quinze mille hommes *. La flotte composée de vingt-deux vaisseaux de ligne et de onze frégates occupa les positions les plus importantes de la Baltique. Des troupes légères forcèrent les Hambourgeois à prêter une somme d'argent : on s'empara de la ville de Lubeck et on la déclara sous la protection danoise : on occupa le port de Travemunde, fort intéressant dans ce moment. On savait que le neuf juillet de cette année l'empereur devait se 1762.
mettre à la tête des son armée : tout était prêt par terre et par mer : on s'attendait chaque jour à voir les armées en présence. Romanzow avait déjà

* Le corps le plus brillant de cette armée était la cavalerie organisée et disciplinée par le comte de saint Germain.

pénétré dans le Mechlembourg et s'était avancé jusqu'à Gustrow. Mais ce jour même que Pierre III avait fixé pour aller attaquer le Danemarc, il cessa de régner et peu après de vivre. L'orage qui menaçait le Danemarc se dissipa, les Russes repassèrent la frontière, et Catherine II se montra l'amie du Danemarc, ancien allié de la Russie. Le roi de Prusse dit plaisamment à cette occasion; que la mort de Pierre III était un de ces miracles que le bon Dieu a toujours en poche pour le Danemarc.

Bernstorff reprit, immédiatement après la mort de Pierre III, la négociation pour l'échange
1763. désiré (43). Il fut convenu que la tutèle de Paul Pétrowitz, comme duc de Holstein, et la régence de ses états, seraient données au duc George-Louis de Holstein, frère du roi de Suède. La cour de Danemarc approuvant cette résolution, attacha du prix à sa condescendance pour amener au plus vite la conclusion du traité d'échange. On signa une convention provisoire qui réglait
1767. 21 Avril entr'autres points, que le Danemarc céderait au duc de Holstein Gottorp les comtés d'Oldembourg et de Delmenhorst (44), la coadjutorerie, tous ses droits sur l'Evêché de Lubeck (45) et la ville d'Eutin. Le duc cédait tout droit et toutes prétentions sur le Holstein et le Schleswig (46).

Ce serait offenser la reconnaissance danoise que de refuser à Bernstorff la gloire d'avoir fait une conquête à l'aide de sa seule politique; d'avoir donné une ligne de démarcation militaire aux possessions du roi et d'avoir cimenté la tranquillité d'une partie du Nord (47).

Le traité ne fut sanctionné que lorsque le Grand-Duc eut atteint l'âge de majorité. En récompense d'un service si important rendu à l'Etat, le roi honora Bernstorff et toute sa famille du titre de comte, et parmi tant de marques de bienveillance qu'il daigna lui donner, celle de le choisir pour l'accompagner dans son voyage de mil sept cent soixante-huit dans l'étranger, prouve la confiance qu'il avait inspirée à son souverain (48).

Le roi prit possession de ce territoire un an après la mort du comte et envoya à la comtesse douairière son buste dans un étui orné de pierres précieuses avec ces mots: » Au souvenir du 16 novembre 1773.

Le roi Christian VII qui succéda à Frédéric V eut pour Bernstorff la même estime et les mêmes égards qu'avait eus son prédécesseur. Néanmoins la différence d'âge et de goûts ne pouvait produire entr'eux une entière confiance. Aucun ministre n'avait alors la faveur particulière du roi qui ne voyait avec préférence que le comte

Holk (49), et son jeune médecin Struensée. Ce dernier, dont l'esprit souple, cultivé et enjoué inspirait de l'intérêt à une ame simple et sans expérience, parvint même à gagner la protection de la reine (50) et s'empara à la fin de l'entière confiance du jeune monarque. L'ambition ne connaît point de bornes; il aspira au ministère; il n'eut pas horreur de fouler aux pieds son bienfaiteur (51); il s'étourdit au point de penser à faire abdiquer le roi pour établir une régence et concentrer tout le pouvoir entre les mains de la reine. Le comte de Rantzau Aschberg, renvoyé de Russie pour n'avoir pas sacrifié les apparences à la justice des prétentions de sa cour, fut admis dans la confidence de ce projet; il se déclara contre les protégés de l'autocrate, et pour ne pas échouer dans l'entreprise, il s'étudia de concert avec Struensée à se former une opinion d'homme d'état pour balancer en quelque sorte celle du premier ministre. La reine fut d'abord persuadée qu'avec ces deux hommes remplis d'esprit et de talent on pouvait se passer d'un vieux ministre qui en imposait généralement. Mais le roi restait toujours indécis, et si l'adresse de Struensée et de Rantzau * et la com-

---

* Ce dernier, fier de la noblesse de son nom, ayant une réputation pour son courage et pour ses

plaisance de Holk et de Brandt n'avaient pas été fortement appuyées par la reine, leur dessein aurait manqué.

Ainsi la vie politique de Bernstorff touchait à sa fin : ses propres vertus et les vices des autres lui préparaient la destinée commune aux grands hommes: Aristide se prêta à tracer le vote de son exil pour un inconnu qui n'était que fatigué du bruit de ses vertus; Bernstorff vit avec une tranquillité généreuse intriguer contre lui l'homme qu'il avait protégé. La répugnance qu'a tout honnête homme à descendre dans l'arène des intrigues et des protections *

moyens, très-fidèle à son roi, se laissa éblouir par l'idée chimérique d'un coup d'Etat. Il crut de bonne foi de pouvoir relever la dignité de son maître et donner à son pays une meilleure forme de gouvernement. Mais les affaires changèrent dans leur développement, son projet échoua et cette étourderie politique ne fit que hâter les événemens désastreux de 1772, le faire bannir lui-même de la société et trainer ses jours dans les remords et dans l'oubli.

* Bernstorff refusa les services que le ministre de Russie M.r de Filosow lui offrit pour faire éloigner de la cour l'homme qui lui en voulait. Le ministre Russe était à Pyrmont lorsqu'on l'informa du bruit qui courait de la disgrace de Bernstorff; il se hâta d'aller à Copenhague et de prévenir le coup, mais il arriva trop tard.

fraya à Struensée un chemin facile parmi des personnes qui ne pouvaient se mesurer avec lui en adresse. Mais que ce succès fut triste pour lui! Il marqua son début par la plus noire ingratitude, son administration par le scandale en morale comme en politique, et sa fin par le supplice!

Le roi qui ne se doutait nullement de l'abyme que ses confidens creusaient à ses pieds, cédant aux insinuations de la reine et croyant faire un bien véritable en changeant de ministère, commençait à retirer sa confiance à Bernstorff. Ce fut le moment où l'ingratitude se réjouit de pouvoir oublier sans crainte les bienfaits, d'en effacer même les heureux effets, en déprisant toutes les actions de Bernstorff et en lui attribuant les fautes des circonstances (52). Mais il continuait ses fonctions de ministre en présence des accusateurs qui ne se lassèrent point pendant deux ans de porter contre lui des griefs continuels. Qu'il est intéressant le spectacle du sage qui au terme de la carrière la plus noble, au déclin de la vie la plus vertueuse et la plus utile, se trouve à la merci de la cabale la plus violente! Il se fût reproché comme une lâcheté d'abandonner son poste au premier qui l'attaquait : un revers de fortune n'ébranlait point son âme trop fière pour redouter sa perte, trop sincère pour la braver. Il supplia le roi de lui communiquer les chefs d'ac-

cusation contre son administration : il les reçut (53): nous retracerons ici les traits principaux de sa défense *, dicteé par ce noble dédain qu'inspirent une vie irréprochable, le sentiment de l'intégrité et l'innocence outragée.

---

* Voici les causes que donne Struensée du congé accordé à l'ancien conseil d'Etat. » Les ministres s'arrogeaient toute la considération et il ne restait au roi que le titre et le poids de la représentation. L'influence des ministres étrangers était à un point que l'expérience n'en connaît point de semblable. Le roi me dit: »lorsque j'ai une opinion contraire à celle de mon conseil, j'observe d'abord une certaine froideur sur les figures de mes ministres : des remontrances solennelles s'en suivent et je dois me taire»... Je trouvai l'esprit du roi dans cette disposition, lorsqu'il revint du Holstein et l'on peut bien penser que ceux qui avaient le plus de crédit sur lui, ne se souciaient pas de la faire changer."

»Bernstorff, pour achever la négociation pour le Holstein, essayait tous les moyens de persuader à la cour de Russie d'y condescendre et tint des propos contre ceux qui n'approuvaient pas cette conduite : ces propos occasionèrent son congé et les autres changemens qui eurent lieu. Mais je ne peux me souvenir des démarches particulières qui en furent la cause prochaine..."

Nous avons déjà fait mention de plusieurs morceaux de cette justification dans les endroits, où ils ont été nécessaires au développement des faits exposés : ceux que nous ajoutons ici feront connaître davantage la candeur et la force de son âme.

» Sire

»De toutes les bontés dont il a plu à V. M. de me combler il n'y en a point que je sente avec un plus profond respect et une plus vive reconnaissance que celle qu'on vient de me faire en accordant à mes humbles instances la communication des accusations formées en secret contre moi par un de Ses ministres, qui après une longue amitié constamment chérie et cultivée de ma part, ne s'est montré mon ennemi qu'au moment où il a cru pouvoir me percer avant que j'eusse le temps de me mettre en défense. Ses accusations propres à séduire, aussi bien que l'accusateur, pourraient faire impression, et si V. M. ne daignait m'écouter, je courrais risque de me voir enlever en un jour, sans m'en douter, ses bontés, but unique d'une vie laborieuse consacrée et usée avec joie à son service et à celui de la couronne. Votre justice, Sire, m'épargne ce malheur. Vous n'avez pas voulu que je fusse le seul qui fût jugé et condamné sans être entendu. Jamais je n'oublierai cet effet de Votre équité, mais je n'en abuserai point. Je répondrai à mon accusateur avec le vérité et la fidélité que je Vous dois, Sire, et en me souve-

nant que, quoique ce soit contre ses traits que je me défends, c'est à V. M. que j'ai l'honneur de parler. Le premier crime que l'on me prête, c'est d'avoir contribué aux dettes de l'Etat par mes négociations et par les fabriques, ou du moins de ne les avoir par empêchées par de fortes oppositions. Je mériterais, Sire, Votre indignation si j'en étais coupable, mais je ne le suis pas, et comme il ne suffit pas d'avancer une accusation, mais qu'il faut la prouver, j'en demande la preuve à M.r le comte de Danneskiold *, et je la lui demande non sur des présomptions, non sur des ouï-dire, mais sur des faits. Qu'il en produise qui soient dignes d'être cités à son maître, et au mien, et qui répondent à la gravité du reproche. J'ai applaudi, il est vrai, à l'opération faite pour retirer l'île de sainte Croix des mains de la Compagnie de l'Ouest; j'ai eu plus de part encore, et j'en rends graces à Dieu, aux frais de l'acquisition du duché de Ploen, mais je ne connais point d'autres dettes contractées sur mes projets ou sur mes avis. Pour mes négociations; il n'y en a aucune qui ait été onéreuse à la couronne; je suis prêt à rendre le compte le plus rigoureux de toutes, et quoiqu'il ait été aussi peu

* Voyez la vie du Lieutenant-Général-Amiral, Comte de Danneskiold, alors Ministre des Finances, par H. Treschow 1797.

en mon pouvoir qu'il ne l'est en celui de tout autre ministre, de faire réussir les projets de mon maître sans quelques frais, il n'y en a pas eu un seul qui ait pu donner lieu à ce qu'on appelle "contracter des dettes". La coadjutorerie de Lubeck n'à coûté que quelques milliers d'écus et quelques pensions, dont je peux présenter à V. M. le montant exact au premier moment qu'Elle l'ordonnera. Les diètes de Suède ont exigé quelque chose de plus que la nécessité de se ménager des amis en Russie. Mais V. M. verra, si Elle daigne se faire présenter par la chambre des finances tout ce qui a été assigné pour cet effet, que l'un et l'autre objet, quoique de la première importance pour la dignité de sa couronne et la sûreté de ses royaumes, n'ont pas coûté quatre cent mille écus pendant les quinze années que j'ai eu l'honneur de conduire le département qui m'est confié. Il ne s'est point fait de dépenses notables pour aucune autre négociation en Europe. Le traité avec la Porte Ottomane résolu et ordonné avant que j'entrasse dans le ministère a été obtenu avec le quart de ce que d'autres puissances y ont employé, et ceux qui, suivant le système établi par le feu roi Christian VI, ont été conclus pour la sûreté de la navigation des sujets de V. M. avec les régences de Tunis et de Tripoli dans les premiers mois de mes fonctions, out

été menagés avec une économie dont je ne demande que l'examen . . . .

» Je suis très éloigné de croire la nation mécontente du mariage de la princesse Sophie Madeleine avec le prince royal de Suède, je pense même être sûr du contraire. Et qu'aurait-elle dit, cette nation si justement passionnée pour ses rois et leur sang, si jalouse de leur gloire, si l'on avait cédé à la volonté de la reine de Suède? * Si dans un cas pareil, mais moins odieux, l'Espagne a été prête à prendre les armes lors du renvoi de l'Infante, qu'aurait dit l'Europe si le roi de Danemarc avait dévoré tranquillement l'affront qu'on lui destinait? Pour moi je l'avouerai, Sire, j'ai pensé bien différemment, et s'il m'était permis de m'attribuer quelque part à un évènement de cette nature, je le regarderais comme une des félicités de ma vie et comme une des premières bénédictions qu'il a plu à Dieu d'accorder à mon zèle. Les idées que

---

* Elle s'opposa toujours à ce mariage. Peut-être connaissait-elle la cause, alors mystérieuse, qui devait occasioner tant de chagrins à la belle et spirituelle princesse danoise! L'objet que se proposait le ministre dans la conclusion de ce mariage était politique, et tout ce qui arriva de fâcheux entre les deux époux ne pouvait jamais prêter à l'accusation de crime de lèse-nation contre Bernstorff. Voyez la page 58.

j'ai de la politique ne me détournent point de ce sentiment . . . .

» Si les dettes considérables qui attristent le coeur de V. M. et qui font la douleur et l'affliction de Ses serviteurs fidèles, avaient été contractées en toute autre cas, je me serais joint avec ardeur à tous les hommes bien intentionnés qui avaient avec moi l'honneur d'approcher le feu roi pour le conjurer de borner les dépenses qui les auraient produites. Mais vous ne l'ignorez pas, Sire: ce ne sont pas ses goûts, ses plaisirs; c'est ce qu'il jugeait être les besoins publics qui les ont occasionées. V. M. peut le vérifier aisément : la chambre des finances doit mettre sous Ses yeux la nature des dettes et l'emploi des sommes levées ou empruntées pour des cas extraordinaires. Elle verra à quelles opérations elles ont servi dans la crise des temps, lorsque la cherté, la rareté des espèces et le manque de tant de choses engagèrent ceux qui étaient chargés d'y pourvoir, à les contracter. Devais-je moi arrêter ou entraver leurs travaux, déjà presque supérieurs à leurs forces, par des représentations faites dans l'incertitude et qu'à cette époque je n'aurais pu me justifier à moi-même ? Tant que le péril a duré, je n'ai songé qu'à la défense de l'Etat, sans entreprendre de troubler ou de traverser la besogue d'aucun de ses

défenseurs. Mais quand le danger fut passé, quand la chûte et la mort de Pierre III eurent rendu le calme au royaume, j'ai été le premier à presser la liquidation des dettes. Mon suffrage a eu peut-être part au changement arrivé en 1764: ce fut par ordre du feu roi que je joignis mes soins à ceux du reste du ministère pour redresser cette partie des affaires de V. M. Mon nom et mes opinions se trouvent dans les protocoles des conférences tenues sur cet objet : il feront foi de mon assiduité et de mon zèle . . . .

» Jusqu'en 1762 je croyais l'état de l'armée bon, et je devais le croire tel, n'ayant ni l'occasion, ni le droit d'en douter. Depuis cette époque jusqu'à l'avènement de V. M. au trône, je n'ai que trop parlé des inquiétudes que son état me causait, et les représentations que ma fidélité m'a arrachées m'ont coûté des amis que j'estime et regrette. Le fait est trop notoire pour être démenti, trop connu pour que je me croie permis de m'y arrêter....

» La simple inspection du placard prouvera que je n'ai aboli aucun des ordres de V. M. . . . Que n'aurais-je pas à dire contre une accusation de cette nature et contre la haine qui seule pouvait la produire! Mais mon profond respect pour V. M. me ferme la bouche.

» J'ai donc, autant que j'ai pu le comprendre,

rempli mon devoir : je me suis tû, lorsque mes paroles auraient été inutiles ou nuisibles : j'ai parlé lorsque j'ai cru qu'elles pouvaient avoir quelque effet. Voilà ma cause instruite. Je l'ai plaidée comme si j'avais seul à répondre de ce que je n'ai pas fait seul . . . Mais je ne me couvrirai pas de ce bouclier : je ne cherche point à me soustraire aux yeux de V. M. C'est sans ce secours que je m'adresse à Elle comme à mon maître et à mon juge...

» Vous avez, Sire, écouté mon ennemi, et vous avez daigné m'entendre, prononcez : si V.M. me condamne, je me soumettrai à sa volonté, je passerai le reste de mes jours à faire des voeux pour le bonheur de son règne et à lui souhaiter des serviteurs aussi fidèles, mais plus heureux que moi . . . Si Elle voit mon innocence, je me promets de son équité et de son âme généreuse qu'Elle la manifestera. Je ne demande rien ni à Dieu ni à V. M. contre l'accusateur * : puisse-t-il

* Dans le livre du D.r Münter — Conversion du comte de Struensée — 1773, on lit : tant que l'administration eût été entre ses mains, la religion avait tout à craindre et les moeurs couraient risque de tomber dans la dissolution et le libertinage. Je suppose (dit l'auteur, qui fut le confesseur du comte dans les jours qu'il se préparait à l'exécution) que mes

dans les momens redoutables où les passions ne voilent plus la vérité, sentir assez mais pas trop vivement, la cruauté de son procédé. Puisse-t-elle ne pas lui tourner à malheur! Je ne demande à V. M. que de tout examiner, et si je suis justifié dans son esprit, de me le déclarer . . . ce mot suffit à ma tranquillité : mon coeur ne désire point d'autre satisfaction que celle de la servir et de lui plaire ».

Il était bien flatteur pour lui que, tandis qu'on l'accusait de toutes parts, ses institutions dans le royaume prospéraient à l'envi, ses négociations.

---

lecteurs savent combien il avait de reproches à se faire par rapport à sa conduite envers Bernstorff. — Etant sur le point de partir de chez lui, je me mis à lui raconter la mort de Bernstorff. Quoi! il est mort! s'écria-t-il tout effrayé. Oui, il est mort, lui dis-je, et il a soutenu le caractère de grand homme jusqu'à la fin par sa sagesse . . . . On croit que le chagrin de ses dernières années a avancé sa mort; à ces mots il rougit et j'ajoutai: M.r Cramer m'a chargé de vous saluer de sa part et de vous assurer que Bernstorff avait tout oublié, excepté l'embarras de votre état. A-t-il survécu, dit Struensée, à mon emprisonnement? oui, car il y a quinze jours qu'il est mort : à ces mots, il versa un torrent de larmes.

politiques atteignaient leur but *, et sa conduite uniforme au milieu des menées de la haine et de la jalousie déroutait des ennemis qui ne pouvaient se refuser à rendre hommage à sa vertu. Son innocence ne se ternit jamais aux yeux du roi qui montra sa satisfaction sur le mode d'arguments qu'il avait employés en rendant compte de son administration et en expliquant divers articles des affaires administratives de l'Etat. La haute-commission royale ** en retraçant les faits pour lesquels S. M. avait retiré sa confiance au conseil privé, ne laissa pas subsister le moindre doute ni soupçon contre son administration.

Le 13 septembre le roi, en reconnaissant l'importance des services qu'il avait rendus à l'Etat, lui accorda une retraite honorable avec une pension de mille écus par an.

Il est des momens dans la vie où l'homme, quelque habitude qu'il ait de cacher ses penchans, ne saurait se mettre à l'abri de sa faiblesse, et se montre à découvert. C'est par de tels traits que l'histoire des grands hommes nous offre l'utile leçon, qu'une vie réglée selon la vertu et non se-

---

* Ce fut alors que l'alliance avec la Russie fut conclue le 23 décembre 1767.

** Cette commission connaissait des crimes d'Etat.

lon les temps et les circonstances, trouve une douce récompense. Bernstorff l'éprouva dans l'instant qu'il reçut la lettre du roi, et où sa vertu brilla de tout son éclat. "Bon Dieu, dit-il, bénis ce pays et le roi!"

Comme la prospérité ne l'avait point enorgueilli, l'adversité ne put l'abattre : il cessa d'administrer comme les consuls romains retournaient à la charrue après avoir été les chefs de la république. Il se retira à Hambourg, d'où, tandis que l'animosité de son rival (54) élevait contre lui de nouveaux griefs, la renommée de ses talens l'appelait à jouer un rôle bien plus brillant à la cour de Catherine. Voilà un nouveau théâtre où toute ambitiou se serait plue à frapper l'Europe d'étonnement par un coup d'éclat et à fouler à ses pieds l'orgueil heureux de ses ennemis. Mais comme ce n'était point l'ambition qui l'avait élevé au poste de premier ministre en Danemarc, il ne fut guère séduit par l'offre d'occuper le même poste en Russie. Il préféra de vivre au sein de sa famille et de ses nombreux amis, heureux de chérir encore les douceurs d'une vie privée, dédaignées, ou, pour mieux dire, inconnues aux grands du siècle. Avec la même élévation d'âme avec laquelle Socrate oubliait la cigüe pour donner ses derniers momens aux effusions de l'amitié, notre sage

oubliait les revers de la fortune pour sentir cette joie pure qu'offre le sentiment d'une vie intègre, et ce charme d'une retraite philosophique que le monde ne peut ni donner ni enlever. Ce vide désolant qui tourmente dans la solitude les gens qui emportés par le tourbillon du grand monde ont flotté entre les soucis des grandes affaires et les bruyans amusemens de la société, ne pénétra point dans une âme qui se suffisait à elle-même. (35)

Tendre époux, son coeur trouvait dans l'entretien de sa compagne ce charme que la satiété ne put jamais altérer. Doué d'un sens exquis qui était perfectionné par une éducation classique, et assez versé dans les sciences *, il goûtait les délices des paisibles études, qui ne peuvent être appréciées que de ceux qui ont le bonheur d'y être initiés. Les doutes que son ésprit scrutateur élevait sur les objets de ses lectures, étaient discutés dans la conversation des gens de lettres qui l'entouraient. A voir cette société qui se rassemblait chez lui, et aux entretiens qu'on y tenait sur la littérature, la philosophie, la morale, on se serait cru sous les portiques d'Athènes et non dans la maison d'un ministre disgracié.

Parmi les hommes illustres qui le fréquentaient,

* Il était membre de plusieurs sociétés savantes.

Il faut rendre particulièrement hommage à l'amitié constante de Klopstock qui le suivit partout, dans le bonheur comme dans le malheur. Ce n'était certainement pas un soulagement commun ni vulgaire que celui que la société de ce génie offrait à son ancien bienfaiteur. Ils n'étaient pas comme Mécène et Horace : la critique sévère n'oserait laisser échapper le moindre doute sur la sincérité de leur liaison : elle relèverait peut-être dans le favori d'Auguste la vanité d'un protecteur riche et puissant, et dans le poète latin l'intérêt le mieux ennobli par les graces piquantes d'un des plus beaux esprits du monde. Il voulait frapper les astres de son front sublime si Mécène le mettait au rang des poètes lyriques, mais il ne se serait plus soucié de lui, s'il eût voulu trop le gêner : on enchérit sur l'indépendance pour cimenter la faveur. C'était au contraire la ressemblance de leurs âmes qui avait seule formé entre Klopstock et Bernstorff le lien le plus doux et le plus durable : ils s'élevaient par le même élan à la hauteur des théories de la bienfaisance : le premier les avait chantées dans ses vers sublimes, le second les avait appliquées dans sa politique. Il faut croire que l'homme en place qui sut s'attacher un pareil génie et consesver jusqu'à sa mort le dévouement d'une amitié parfaite, méritait d'être aimé pour lui-même. Il n'est peut-être pas

dans l'histoire des grands hommes d'autre exemple qui encourage tant à bien mériter de ses semblables, que de trouver l'éloge de ses souvenirs dans l'attachement et dans la reconnaissance de nos amis.

Dix-sept ans de missions près des cours étrangères, quinze ans de ministère et une vie toujours irréprochable attiraient sur sa modeste retraite une attention bien plus universelle et une admiration bien plus vraie que s'il avait continué à occuper sa place. Tout semblait conspirer à faire de cet éloignement des affaires une espèce de triomphe.

Si les intentions les plus pures ne demeurèrent pas à l'abri de la calomnie, si la bienfaisance la plus impartiale ne put se préserver des traits envénimés de l'ingratitude, un coeur noble planait sans défiance sur la malice humaine et l'habitude de la vertu la lui fesait compatir. Dans la carrière de l'ambition, l'envie relève la moindre défaite avec plus de soin que l'adulation n'exagère la plus belle victoire. Mais Bernstorff l'emporta à la fin sur les menées de l'une et sur la bassesse de l'autre.

Après avoir rendu à l'Etat des services de la plus haute importance, et avoir conservé dans le bonheur comme dans le malheur un sincère attachement et une profonde gratitude pour ses souverains, la fin de sa vie désola ses amis, arracha des regrets même à ses ennemis, et les paysans re-

connaissans versent encore des larmes sur sa tombe *. Sa disgrace n'était qu'un nuage (56) qui aurait disparu pour le faire reparaître avec plus d'éclat, si la mort indignée ne se fut hâtée de l'enlever aux hommes qui avaient osé l'attaquer. Cette assertion est fondée sur les anecdotes du temps et sur le tribut d'admiration que le Danemarc a payé à sa mémoire.

* Après une fièvre rhumatismale il mourut à l'âge de soixante ans le 19 février 1772. Sa dépouille mortelle fut transportée sans aucune pompe, comme il l'avait ordonné par son testament, dans l'église de Siebeneichen dans une ancienne possession de famille.

NOTES.

(1) Il ne faut pas le confondre avec le comte P. André qui naquit à Hanovre le 28 août 1735, et qui fit son premier apprentissage du monde et des affaires sous la direction de son oncle le comte J. Hartwig. Voyez l'ouvrage danois: Eftermaele etc. Kiöbenhavn 1799.

(2) Ueber das Leben uud den Carakter des Grafen J. H. E. v. Bernstorff, von C. Ahlemann. Hamburg 1777 — Erinnerungen aus dem Leben des Grafen v. Bernstorff von L. Sturz Leipzig 1777 — Materialien zur Statistik der Dänischen Staaten. Leipzig. Vol. 3. s. 174. — Denkwürdigkeiten aus dem Leben des Königlich Dänischen Staatsminister Andreas P. v. Bernstorff von E.A.D. von Eggers. K. L. Copenhagen 1800 — Ländliches Denkmal dem Grafen J. H. E. v. Bernstorff von seinen Bauern errichtet — Geheime Hof und Staats Geschichte des Königreichs Daennemark von dem Marquis d'Ives. Germanien 1790 — Lettres sur le Danemarc. Genève 1757 — Maerkvaerdigheder i Kong Fredrick dem femte af Jens Kragh Host. Kiöbenhavn 1820.

(3) Il naquit à Hanovre le 13 mai 1712, année qui vit naître le grand Fréderic. Son père Joachim Engelke, baron de Bernstorff, chambellan à la cour de Hanovre; avait épousé sa cousine germaine Charlotte Sophie, fille d'André Gottlieb baron de Bernstorff, premier ministre d'Etat de l'Electeur qui devint roi d'Angleterre sous le nom de George I.er

(4) Auteur de plusieurs ouvrages estimés comme p. e. des antiquités septeutrionales 1721, et d'un très-bon voyage en deux volumes in 4.to — Les écrivains allemands d'antiquités et de voyages ont atteiut le but de ces deux genres de littérature, la vérité des renseignemens et la justesse des remarques. Il ne suffit pas à un allemand d'avoir de l'esprit pour écrire un voyage, il ne le ferait jamais sans posséder des connaissances positives. C'est qu'ils ont la conscience du métier qu'ils professent. De là vient que leurs écrivains de voyages planent sans crainte sur l'histoire, les lois, les institutions du pays où ils ont voyagé, et présentent des rapprochemens, où tout lecteur se plaît à voir en raccourci le rapport des moeurs avec les institutions, celui du peuple avec le caractère du gouvernement, la relation de la nature du sol avec les richesses et le commerce de la nation.

(5) Ce sont les mots dont se servit Ablemann dans l'oraison funèbre qu'il prononça dans sa commune d'Altona à la mort de Bernstorff.

(6) Voyez le journal danois : Clio. Kiöb. 1613 1.er cahier p. 17. par M.r Host. Buschings Beitrage 4.er Theil p. 30.

(7) Le comte de saint Germain avait déjà acquis une grande réputation militaire lors de l'affaire de Corbac en 1760, où il commandait le corps de réserve de l'armée française. Il la sauva véritablement en soutenant l'arrière-garde et en facilitant au corps entier la retraite sur Cassel. Mais il se crut offensé par le maréchal de Broglio qui commandait en chef, et demanda sa démission pour entrer au

service du Danemarc sur la proposition de Bernstorff. En 1774 il quitta ce pays ; et retourna en Alsace sa patrie. Ayant converti en somme d'argent la pension que lui faisait le roi de Danemarc, il perdit tout par la faillite du banquier de Hambourg, à qui il avait confié sa fortune. Les officiers du régiment royal-alsace formèrent sur le champ une souscription entr'eux pour faire une pension à leur ancien colonel. Mais le roi, Louis XVI, ne le souffrit point, fesant lui même une pension de 10,000 francs au comte de saint Germain, qui succéda ensuite au comte de Muy dans le ministère de la guerre.

(8) Le département des affaires étrangères était alors réuni à la chancellerie allemande, de sorte que Bernstorff en fut nommé le chef en même temps.

(9) Les plaisanteries quelquefois pas assez légères d'Horace Walpole et la sévérité fastidieuse du jugement que porte madame du Deffant sur la manière d'être de Bernstorff dans la société, prouvent que la prétention continue à l'esprit peut obscurcir le jugement et faire retomber sur les railleurs un ridicule qui ne convenait pas à Bernstorff. Lorsque madame du Deffaut appelait Marmontel:» un gueux revêtu de guenilles, elle singeait Voltaire. Lorsqu'elle disait qu'il ne manquait à Voltaire que le genre ennuyeux à propos de ses Pélopides, elle n'y entendait pas la moindre chose. Lorsqu'elle disait que la conversation du marquis Caraccioli n'était » qu'un amas de feuilles sans aucun fruit»; elle ne tenait point aux saillies du ministre napolitain. Lorsqu'enfin Horace Walpole dit de Bernstorff; c'était un homme assez matériel, mais qui plie sa matérialité etc. je

conclus avec d'Alembert, que les esprits médiocres ambitionnent par un moyen quelconque de se rappeler au souvenir des grands hommes, mais ceux-ci passent leur chemin sans les regarder et sans les entendre.

(10) Le quart de ses appointemens et le dixième de ses revenus étaient la part sacrée des pauvres. Ses aumônes montaient par an à près de 3000 risdales que dispensait une main tierce. Le professeur Cramer, dont nous parlerons ensuite, était le confident et le distributeur de ses largesses.

(11) Ce savant allemand se fit connaître par diverses traductions françaises d'ouvrages allemands. Ce fut par lui qu'une partie de la littérature allemande commença à être connue en France. La belle préface qu'il écrivit à la tête du premier volume de sa traduction des œuvres de Gessner, prouve qu'il était un traducteur au dessus du commun. Il serait à souhaiter que nous eussions beaucoup de pareils traducteurs des ouvrages allemands : nous serions instruits des progrès que les sciences et les belles lettres ont faits en Allemagne par les soins de près de quinze mille auteurs vivans, qui forment de notre temps la république littéraire de ce pays. Tout ce qui appartient à la pédagogie et à l'art erméneutique et bien des progrès dans les sciences naturelles et dans celles d'application, devraient depuis long-temps nous être connus. Trente-six millions à-peu-près d'Européens ne s'instruisent que par des livres allemands, et s'il est vrai que la lumière nous vient du nord, nous devrions nous mettre au niveau

de la nation germanique pour effacer cette honte des fastes des successeurs des maîtres du monde. En Allemagne on a annoncé les nouvelles institutions, les nouvelles interprétations, les nouvelles applications : une foule d'écrivains se sont élancés pour les défendre ou les contester : la vérité est sortie plus pure de ce froissement, mais elle ne parvient pas jusqu'à nous : nous risquons en publiant des choses connues comme des découvertes.

(12) Il avait épousé mademoiselle C. E. de Buchwald.

(13) Ce bel ouvrage fut entrepris en 1761 par le professeur Oeder et continué par les savans Müller, Wahl, Hornemann. L'Europe littéraire connaît trop bien le prix de ce livre pour que nous soyons en devoir d'en exposer les titres. Nos lecteurs seront bien aises de trouver l'histoire de l'étude de la botanique en Danemarc dans la préface du professeur Steffens à sa traduction danoise de la botanique de Wieldenows.

Le célèbre Haller recommanda à Bernstorff M.r Oeder qui n'étant que très-jeune, montrait du génie pour les sciences naturelles. Le ministre lui trouva des dispositions heureuses pour réaliser les projets qu'il avait conçus ; l'envoya voyager dans différens pays et surtout en Norvége pour recueillir dans cette contrée romantique des plantes, des semences etc. ; concerta avec lui l'établissement complet du jardin botanique et le plaça à l'université de Copenhague comme professeur de cette science.

(14) Basedow, professeur de beaucoup de mérite, avait la faiblesse de se croire un esprit fort : c'était moins une sottise de sa part qu'une manie ; on met à l'incrédulité plus de prétention que de bonne foi, et il ne méritait pas plus ce titre que tous les nigauds qui y prétendent ou à qui on le donne. L'extravagance de son caractère et la vanité de son esprit l'avaient mené à un point où son orgueil même se trahissait par l'illusion la plus ridicule ; il s'appelait lui-même : le grand Basedow. L'académie de Seroe, renouvelée par Fréderic V et enrichie des revenus de la baronie que lui céda le célèbre Holberg, le Molière danois, était le Lycée le plus distingué de ce temps en Danemarc, tant par le mérite des gens de lettres qui y enseignaient que par les élèves qui étaient des familles marquantes du pays. Le comte de Danneskiold, alors chancelier de l'Académie, ne voulut point permettre qu'un tel homme se trouvât dans une position à pouvoir laisser échapper des maximes, qui auraient communiqué à la jeunesse la contagion de l'incrédulité. Bernstorff se hâta de seconder les justes voeux du chancelier et Basedow fut déposé. Mais comme dans sa frénesie il n'y avait point de zèle pour le prosélytisme, et que d'ailleurs ses ouvrages étaient recommandables à plusieurs titres, Bernstorff lui fit continuer ses appointemens et lui obtint une gratification pour imprimer ses ouvrages pédagogiques qui sont très-instructifs, comme p. e. celui dont le titre est : Lehrbuch prosaischer und poetischer Wohlredenheit in verschiedenen Schreibarten und Werken

u. s. w. Il conserva toute sa vie de la reconnaissance pour son bienfaiteur et voulait donner le nom de Bernstorff à l'école qu'il avait établie à Dessau en Saxe sous le titre de Philantropique. Bernstorff n'appréciait en lui que la sagacité de l'esprit et la droiture du cœur, mais il plaignait les écarts de son imagination. Aussi Basedow disait-il toujours, que Bernstorff n'était jamais d'accord avec lui en matière de religion.

(15) Voiçi le titre de l'ouvrage : Gelehrter Männer Briefe an die Könige in Dänemark, von J. 1522-1662, herausgegeben von A. Schumacher V. Th. Leipzig 1758. 8° Pour donner à ce savant une preuve de sa satisfaction pour l'ouvrage publié sur sa demande, Bernstorff l'employa d'une manière très-honorable, en le chargeant de quelques négociations diplomatiques à Pétersbourg.

(16) L'ouvrage porte le titre modeste de : Lettres sur le Danemarc. Lorsque Bernstorff parvint au ministère, M.r Roger qui l'avait connu en Suisse comme simple voyageur, lui témoigna le désir d'être attaché à sa personne ; Bernstoff le fit son sécretaire. M.r Roger sentit d'abord l'avantage de se trouver auprès d'un de ces êtres qui ont le don d'électriser le talent ; il recueillait comme un trésor les discours qu'il avait l'occasion d'entendre de la bouche du ministre et publia en forme de lettres des renseignemens précieux sur le pays. M.r de Reverdil, instituteur de Christian VII, en fit la continuation.

Nous avons comme esquissés les traits principaux qui marquent le degré d'intérêt que Bernstorff prenait

aux progrès des sciences et au bien être des savans et des gens d'esprit. Nous aimons à ajouter les noms de quelques autres auteurs qui durent à ce ministre leurs ouvrages et leur aisance.

C'est à lui qu'appartient la gloire d'avoir été le premier à reconnaître un mérite extraordinaire dans le jeune poète Saxon Klopstock, et à l'aider de ses moyens pour le mettre dans une position ou il pût vaquer à ses études. Il l'appela à Copenhague, lui fournit tout ce qui est nécessaire à un homme qui ne s'occupe que des lettres et le logea même chez lui. A mesure que le poète avançait dans son Herman, il en soumettait des fragmens à son Mécène qui devenait son juge, et admettait avec la docilité qu'inspiraient la confiance et l'opinion pour un si digne Aristarque, les corrections et les changemens que Bernstorff écrivait sur le manuscrit. Klopstock lui fut constamment dévoué même après que le ministre fut rentré dans une condition privée. Nous reviendrons sur cet article; mais nous aimons à ajouter que plusieurs savans allemands ont joui de la générosité des rois de Danemarc et des seigneurs danois. Comma p.e. Mr le comte Schimmelmann, ancien ministre des finances, qui a toujours associé aux affaires d'Etat les loisirs de la belle littérature, donna pendant long-temps une pension à Schiller qui ne connut son bienfaiteur qu'à la fin de ses jours.

Cramer (voyez la page 28). Bernstorff le proposa comme prédicateur à la cour, ensuite comme chancelier de l'université de Kiel. Parmi plusieurs ouvra-

ges, il a traduit l'histoire universelle de Bossuet et il y a ajouté des supplémens, qui en général soutiennent la comparaison avec l'historien français, s'il n'est même au dessus selon quelques auteurs allemands. Il est cependant très-difficile de réunir deux choses que Bossuet menait de front : le génie de la science et le talent d'écrire. Quant à ses sermons, on préfère ceux de Schleiermacher.

Ehlers, savant distingué de l'université de Copenhague, fut engagé par le gouvernement russe à s'établir à Pétersbourg. Aussitôt que Bernstorff le sut, il pensa que conserver un savant à sa patrie serait un exemple qui attacherait davantage au gouvernement la classe enseignante de l'Etat et ajouterait beaucoup à la considération de la classe même. Il fit à ce savant une pension de deux cents écus sur ses propres revenus à condition qu'il resterait en Danemarc.

C'est ainsi qu'il agit envers Sneedorf lorsque personne n'était disposé à lui accorder du mérite. Bernstorff l'encouragea, le fit nommer professeur et il répondit à une telle protection avec un zèle qui justifia la faveur du Mécène. On le compte avec honneur parmi les savans distingués de Soroe, comme Meursius, Ernst, Guldberg, Schjönning, Erichsen, la Beaumelle, Kraft etc.

(17) Voyez = Allgemeine Bibliotek der biblischen Litteratur von J. G. Eichhorn VI Band. Leipzig 1794 s. 489. On y trouve la correspondance que Bernstorff eut à ce sujet avec le célèbre J. D. Michaelis. Mais

l'ouvrage essentiel pour les philosophes et les philologues et où l'on trouve les instructions données par Bernstorff aux voyageurs est : Joh. Dav. Michaelis Fragen an eine Gesellschaft gelehrter Männer die auf Befehl des Königs von Dännemarck nach Arabien reisen. Frankfurt 1762. 8.°

(18) L'ouvrage parut sous le titre : Description de l'Arabie d'après les observations et les recherches faites dans le pays même, par M.r Niebuhr, capitaine ingénieur à Copenhague 1773. Dans les » Kieler-Blätter de 1817 on trouve la biographie de ce savant danois par son fils, professeur à Berlin et aujourd'hui ministre du roi de Prusse à Rome.

(19) Ce sont les paroles qu'adressa d'Alembert * au roi de Danemarc Christian VII, père du roi actuel Fréderic VI, dans la séance de l'Académie des sciences du 3 décembre 1768. L'orateur français rappela dans cette occasion les secours que S. M. D. avait donné à la malheureuse famille de Calas en Languedoc. Voltaire ** célébra cette largesse dans la pièce qui commence par ces expressions : Eh quoi ! généreux prince ....

Nous sommes heureux de pouvoir appliquer au fils et avec bien plus de justice, l'éloge du père. Son apparition imprévue au conseil d'Etat, le 14 avril 1784, lorsque n'étant que prince royal il demanda et proposa un nouveau plan d'administration, cassa sur-le-champ

* Oeuvres philosophiques Vol. 3. 1805.

** Vol. 35. 1775.

le Conseil pour punir ces conseillers de leur faiblesse qui avait occasioné le fâcheux bouleversement de 1772: la fermeté et la sagesse avec laquelle dans un âge si peu avancé il soutint le nouvel ordre de choses, donnèrent les plus belles espérances qui se sont realisées pendant son règne. En effet ses moeurs antiques, sa générosité, son dévouement tendre et éclairé à son peuple reconnaissant et témoin de faits journaliers tous marqués au coin de la bienveillance; l'abolition des corvées le 8 juin 1787; celle de la traite des nègres du 16 mai 1792; sont des traits qui le rendent l'idole exclusive des pensées et des affections de Ses bons danois. Voyez la page 31.

(20) C'était M.r Sturz, très-bon écrivain allemand de son temps. Cette langue était presque dans l'enfance lorsqu'il l'écrivait, et par conséquent elle était timide, tiraillée et guindée. Aujourd'hui elle est riche et variée comme le pays où on la parle: l'allure en est noble et le style est susceptible de tous les nombres.

Parmi les gens de lettres qui étaient les amis de la maison du ministre, se trouvaient aussi Mallet *a*, Luxtorph *b*, Schlegel *c*, Süssmilch *d*, Dusch *e*, Kennicot *f*, les deux artistes Jardin et Sally *g* etc.

---

a Auteur de l'histoire de Danemarc: très-bon ouvrage.

b Poète latin de beaucoup de mérite.

c Il a écrit l'histoire de la famille règnante d'Oldembourg. Comme tout livre était soumis à la censure, Bernstorff voulut se charger lui-même de ce soin. Le

On connait la persécution qu'essuya dans son pays

---

censeur ne trouva rien à y redire, mais l'ami lui fournit beaucoup à y ajouter.

d Bernstorff lui procura des renseignemens sur les Indes orientales et principalement sur le Tranquebar pour l'aider dans l'ouvrage: »Göttliche Vermehrung des Menschengeschlecht: où l'on propose des calculs ingénieux et des probabilités bien raisonnées sur la durée de la vie humaine. Cet ouvrage n'est pas moins utile que curieux.

e Il publia la collection de plusieurs pièces concernant le traité de paix d'Oliva. Bernstorff qui en avait enrichi les archives, les lui confia pour la rédaction et l'impression.

f Célèbre pour son édition de la bible en hébreu et diverses productions savantes. Bernstorff lui écrivit une très-belle lettre en Anglais, qui se trouve sur les journaux du temps, lui offrant ce que les bibliothèques de Copenhague ont de précieux sur la littérature sacrée.

g Il invita ces deux artistes à s'établir dans la capitale du Danemarc, où ils formèrent de bons élèves et y laissèrent des ouvrages remarquables. La statue équestre de Fréderic V est un des plus beaux monumens que l'art ait produit de notre temps. J. Sally était fort connu en France pour un Faune, une Hébé, un Cupidon, et pour la statue de Louis XV à Valenciennes.

le célèbre Moser et l'intérêt que son malheur inspira aux rois de Danemarc, de Prusse et d'Angleterre. La lettre que Bernstorff lui écrivit au nom de son souverain, est très-digne d'être lue. Voyez l'ouvrage: Lebensgeschichte Joh. Jacob Mosers Königlich Dänischen Etats-Raths von ihm selbst geschrieben. E. T. Frankfurt 1777. s. 157.

(21) Le roi Frédéric lui donna à une petite distance de la capitale, des terres qui renfermaient les villages de Gentofle, d'Ordrup et de Vangede. C'étaient des biens de la couronne où les rois, au lieu d'en tirer parti, sacrifiaient des sommes pour la subsistance des paysans.

(22) Les terres du domaine de Bernstorff sont actuellement au nombre des mieux cultivées, et celles qu'on a mises en vente ces années dernières ont été payées le triple de ce qu'elles avaient été estimées en 1770. Voyez le tableau des Etats danois par Cattau. Paris 1802. Vol. II. p. 127.

(23) Le gouvernement a arrêté le démembrement trop multiplié des terres, que d'avides speculateurs avaient introduit, en déclarant que les terres seigneuriales qui déviendraient incomplettes par des ventes aux paysans, perdraient leurs anciens privilèges.

(24) Ce monument, hommage que Bernstorff aurait mérité de son vivant, est placé sur le grand chemin de Copenhague à Elseneur, sur les biens qu'il y avait. Le monument est de marbre de Norvège et la simplicité forme tout son ornement. Sur le haut de l'obélis-

que, on ne voit qu'une couronne civique, celle que les romains accordaient au citoyen qui avait sauvé la vie à un autre romain et sur le piédestal on voit une gerbe d'épis, une hache, une bêche et plus bas la corne d'abondance. L'inscription est d'autant plus flatteuse qu'elle est très-simple : » la reconnaissance des paysans » à la mémoire de Bernstorff: en nous délivrant des cor» vées, et en nous accordant la propriété, il donna » l'éxemple de créer notre bien-être et notre industrie ».

Le 28 août 1783 fut le jour où les paysans se réunirent pour ériger solennellement ce monument. L'obélisque était couronné de fleurs la musique, la danse, la gaieté et surtout le sentiment de gratitude et de dévouement patriotique qui animait cette classe précieuse de l'Etat, donnaient à cette inauguration quelque chose de simple et de touchant, qui rappelait aux spectateurs le temps heureux de l'âge d'or, s'il exista jamais ailleurs que dans les fables. Voyez Ländliches Denkmal etc. Note N. 2.

(25) L'entretien de cet institut fut réglé de manière à ne coûter aucun déboursé à l'Etat. On établit dans les eglises du royaume une caisse par laquelle la piété de chacun pouvait, sans ostentation ni honte selon ses moyens, contribuer à l'éducation des pauvres du pays. Bien que cette caisse fournît des sommes considérables, néanmoins pour assurer à l'institut une ressource plus stable, Bernstorff imagina une loterie par classes qui fut d'abord créée pour vingt ans et prorogée ensuite pour trente. Par ce moyen cette maison

d'éducation put suffire à toutes ses dépenses et même au delà.

(26) N'ayant pas de fonds destinés à porter des secours à cette classe intéressante de citoyens, il sut trouver de certains revenus accidentels de la ville de Rendsbourg en Holstein qu'il consacra à cet objet. Cette ressource n'était pas assez considérable, il imagina une caisse qui dès sa naissance produisit dix mille écus, qui s'élevèrent ensuite à dix-sept mille. Il distribuait les intérêts annuels de ce capital aux maîtres d'école qui méritaient un témoignage et une récompense de leur zèle on de leurs talens.

(27) Le baron de Schimmelmann, grand trésorier de la cour, père du comte, voyez la Note N. 16, consacra quatre mille écus à cet institut; ce fut le premier capital sur lequel Bernstorff put compter.

(28) Cette organisation s'effectua en partie sous l'administration du comte Pierre André, voyez la Note N. 1. Les frères Christian et Louis de Rewentlow y contribuèrent beaucoup.

(29) Cette loterie n'a pas d'autre but: le montant des billets est égal aux lots tirés, mais on déduit sur les gains le 12 pour cent pour frais d'administration etc. Cette loterie n'est pas dangereuse pour les joueurs passionnés, parcequ'on ne peut augmenter la mise, ni en général choisir les numéros.

(30) Le prix de tous ces objets s'éleva à 22 tonnes d'or, c. a. d. 10,560,000 francs. Comme il y eut plusieurs négocians qui refusèrent d'être indemnisés,

La Beaumelle écrivit : le roi de Danemarc a offert à l'Europe un phénomène bien frappant : un souverain qui paie ses dettes à un peuple qui ne veut pas être payé.

(31) Plusieurs seigneurs achetèrent du roi des plantations de sucre pour un prix énorme, et peu d'années après, les revenus royaux montèrent à 133,483 écus. Du temps de la compagnie il n'y avait que deux ou trois vaisseaux qui fissent ce commerce ; au bout de quelque temps on en compta jusqu'à quarante cinq. Le sucre était à un très-haut prix et ne suffisait qu'à la consommation de la capitale, mais aussitôt que le commerce fut généralement permis, on vit nombre de raffineries se former tous les jours : elles sont aujourd'hui les meilleurs du nord.

(32) Apologie p. 72. = Mémoire du professeur Rassmusser sur la compagnie Africaine 1818.

(33) Nous ajoutons seulement qu'il parvint à introduire et à étendre l'inoculation, malgré les difficultés qu'opposaient l'ignorance d'un côté et la tendresse mal entendue des parens de l'autre. Le Danemarc a fait de la vaccination une condition sans laquelle personne n'est admis à aucun emploi que ce soit. La petite vérole y est considerée comme une peste qu'il faut étouffer dans ses élémens. Nous aimons à faire remarquer à nos lecteurs que lorsque l'inoculation commençait à peine à être connue en France, 1755, on connaissait déjà dans le Holstein la vertu du pus des vaches. On avait observé que la petite vérole n'attaquait jamais

ceux qui soignaient les vaches. On lut même dans une gazette du pays un article d'un jeune étudiant, qui ne sachant pas ce que l'Angleterre avait fait à ce sujet, persuadait à ses compatriotes d'inoculer leurs enfans. Mais la chose en demeura là. » Combien de decouvertes qui ont immortalisé leurs auteurs, avaient été préparées par l'expérience des siècles précédens, souvent même portées à leur maturité au point de ne demander plus qu'un pas à faire ? On raisonne sur ce que les ignorans ont trouvé.

(34) La Beaumelle, professeur de littérature française, voyez la Note N. 16, auteur des mémoires sur la vie de madame de Maintenon, d'un livre sous le titre de » Mes pensées» et de plusieurs brochures contre Voltaire. Le jugement que celui-ci porte sur ces ouvrages est trop caustique pour que le seul amour de la vérité le lui ait dicté. Oeuvres complettes Vol. 37. p. 374. ed. 1775.

Parmi les soins que Bernstorff donna au soulagement de l'humanité, on doit rappeler les secours de tous genres qu'il fournit aux malades dans le grand hopital de Fréderic, dans cette partie de la capitale appelée : Ville de Fréderic. Cette maison que les étrangers admirent pour sa grandeur, sa disposition et la propreté qu'on y observe, est un des plus beaux monumens de la générosité des rois danois. Beaucoup de malades qui ont les moyens de se faire soigner chez eux, préfèrent se rendre à cet hopital.

(35) S'il bâtit une belle maison en ville, ce fut

pour plaire au roi qui voyait avec satisfaction ceux qui contribuaient à l'embellissement de la capitale. Ce fut de ses propres deniers ; personne n'y perdit, au contraire plusieurs y gagnèrent et la métropole fut ornée d'un bel édifice de plus.

(36) Sous le règne de Christian V on essaya d'établir l'uniformité des poids et mesures et on en chargea M.r Roemer, astronome danois. On doit à Bernstorff ce que l'on fit depuis cette époque.

(37) Il crut avantageux au pays d'y appeler des colons étrangers. Il ne fit que le projet sans prendre aucune part à l'éxécution. En 1720 le roi Fréderic IV fit venir du Brandebourg des colons français qui défrichèrent une portion des landes appartenantes à la ville de Fridéricia en Jutland. En 1759 on continua à défricher ces terres, mais avec de malheureux résultats par une erreur dans le choix des colons. On avait engagé des fainéans de Darmstadt et de Wurtemberg qui acceptèrent sans difficulté un travail qui les exemptait du service militaire.

Il serait içi fort à propos d'établir une comparaison entre l'administration de Bernstorff et celle du marquis de Pombal, premier ministre du roi de Portugal en 1751.

(38) Les règnes de Christian IV, de Fréderic V et de Christian VII sont sous ce rapport des époques très-remarquables dans l'histoire danoise. Voyez la belle épitre que Voltaire adressa en 1771 au dernier de ces trois monarques.

(39) Dans le recueil des écrits historiques de Mr Heeren, Vol. 2, on trouve un essai sur l'origine de ces théories en politique et sur l'influence qu'elles ont malheureusement exercée dans l'Europe moderne. Le tableau le plus énergique de cet âge revolutionnaire est celui qu'Edmond Burke traça en 1790 dans ses reflexions " on the revolution in France. "

(40) Il est à regretter que les dépêches où il développe de tels principes ne soient pas connues. Le savant Sturtz, voyez la Note N. 9, qui était employé au département des affaires étrangères, n'hésite point à appeler ces dépêches des chef-d'œuvres qui font oublier les travaux de Lionne, de Torcy et d'Estrade. Il fait particulièrement mention des instructions que Bernstorff écrivait aux agens danois, lorsqu'ils se rendaient auprès des cours étrangères.

(41) Il était en secret disciple zélé des frères Moraves, et suivait les principes d'un certain mysticisme qui en dépit des lumières de la vraie religion et de la vraie philosophie a malheureusement tant gagné dans les pays peut-être les plus civilisés de l'Europe. Voyez A. F. Büschings Beyträge zur Lebensgeschichte denkwürdigen Personen 4.er Theil. Aussi on ne doit pas s'étonner si la convention attira au Danemarc et à Bernstorff plus de désagrémens de la part du parti vaincu et sauvé que de celle du parti vainqueur et frustré par cet acte des fruits de sa victoire.

(42) Jean, fils ainé de Christian I.er, devint roi des trois royaumes Scandinaves, et Fréderic son fils ca-

det, eut en partage les deux Duchés. Fréderic I.er laissa à Christian III les royaumes de Danemarc et de Norvége et au prince Adolphe une partie des Duchés. Fréderic II succéda aux deux couronnes de son père, et Jean son frère cadet, héritier d'une portion des possessions royales des Duchés, devint la souche de la ligne de Holstein-Sonderbourg.

(43) Il conseilla au roi d'écrire de sa main à l'impératrice. Cette lettre écrite dans le sens le plus noble, le plus vrai et le plus modéré, eut l'issue la plus heureuse. Mais par une lâche intrigue d'un de ses amis on lui cacha l'initiative et l'issue vraies et immédiates de cette affaire, tandisqu'il avait confié à tous les ministres du roi le plan des mesures à prendre et l'état où se trouvait la négociation. Le hasard fit que cet ami fut averti avant tous du moment favorable et des ressorts à animer pour terminer l'affaire. Il exigea le secret du roi et envoya à Pétersbourg des depêches sans que Bernstorff s'en doutât nullement. Le courier fut le valet de chambre de l'ami et le secret fut parfaitement bien gardé jusqu'à son retour que Bernstorff le sut. Sans se plaindre à personne de cette supercherie, son amour propre se tut devant la chose publique. On nous assure que ce ne fut pas par jalousie que cet ami se conduisit avec si peu de délicatesse, mais que ce fut par un patriotisme mal-entendu. Comme né danois, il crut mériter plus qu'un autre né allemand, la préférence dans ce qui concernait un avantage de l'Etat.

(44) D'anciennes négociations touchant ces comtés

avaient été dirigées par l'illustre et malheureux Griffenfeld. Consultez: Geschichte des Umtausches des Gottorpischen Antheils um Herzogthum Holstein gegen die Grafschaften Oldembourg und Delmenhorst u s.w.

(45) Le prince Fréderic frère du roi Christian VII, avait été élu coadjuteur de l'évêché de Lübeck, ce qu'on alternait avec les ducs de Holstein-Gottorp, de sorte que lorsqu'un prince était évêque, l'autre était coadjuteur.

(46) Das Testament des Herzogs Johan des Jungeren in F. A. Hausens Staatsgeschichte des Herzogtums Schleswig von Doctor A. F. Büsching 1754. 4°.

(47) Par cette incorporation du territoire ducal l'entrée du Holstein devint difficile à l'ennemi. Des rivières, des lacs, des marais entrecoupent ce pays et retardent l'armée qui veut le traverser. On doit attribuer les évènemens de 1814 à la force des circonstances qui sont le résultat de la destinée des nations, plutôt qu'à la facilité de la défense qu'offre la situation du pays.

(48) Bernstorff, même absent dirigeait les affaires de son département et les ministres étrangers communiquaient avec lui par écrit. La première fois il avait laissé le comte Moltke à la direction des affaires étrangères.

(49) Lorsque le roi se trouvait à Londres, Horace Walpole dépeint à madame du Deffand le comte Holck en ces termes: »il est le favori, jeune fat à qui la faveur tourne la tête et qui, je crois, est charmé de montrer à nous autres qu'il ose être favori en titre d'office.« Sur ce jugement je trouve fort à propos ce

que dit M.r Simond : » L'impolitesse anglaise est insolente ; l'impolitesse française est impertinente. L'une tient à l'orgueil, l'autre à la vanité. Voyage en Angleterre Vol. 1. p. 65.

Nous renvoyons le lecteur à la Note N. 9, et ajoutons que des personnes qui ont connu de près le comte Holck nous ont fait un tout autre portrait de ce gentilhomme danois. Il avait de l'esprit et possédait les formes les plus nobles dans la société.

(50) Caroline Matilde, jeune princesse âgée de 21 ans, fut arrêtée le 17 janvier 1772, le lendemain matin d'un bal masqué à la cour, par ordre de la reine douairière, du consentement du roi, comme complice du crime d'Etat projeté par Struensée. Elle fut renfermée dans le château de Cronembourg, d'où elle passa à Stade, accompagnée du Commodore Macbride, depuis amiral, sur une des trois frégates que l'Angleterre envoya à cet objet : elle était de la maison de Hanovre. D'après un arrangement entre les deux cours d'Angleterre et de Danemarc, elle fut transportée à Zall, où elle mourut en 1774.

(51) Struensée avoue dans son Defensions-Schrift que les appointemens de 1000 risdales par an et la gratification de 500 écus pour accompagner le roi dans son voyage lui avaient été donnés par la protection de Bernstorff et de Schimmelmann. Ce fut dans ce voyage qu'il connut de près le roi et réussit à lui plaire par l'enjouement de sa conversation et les traits de son esprit. Ce trait pourtant qu'il laissa écrit dans ce mê-

me Defensions-Schrift : » je n'ai jamais rien demandé pour mes amis : » n'est pas certainement du nombre. Ce propos dans la bouche d'un ministre favori pouvait-être très-délicat, s'il ne lui était dicté par la crainte de diminuer pour lui l'intérêt qu'il inspirerait pour les autres. Au reste nous ne saurions méconnaître le bien en général qu'il aurait pu faire à l'Etat, s'il eût modéré son ambition et réglé son cœur, et si le pays se fût trouvé dans une meilleure position. Mais son administration fut de si courte durée qu'il eut à peine le temps de s'étonner de la rapidité de sa fortune, qu'il vit disparaître aux lueurs de l'echafaud. Cependant sa fin tragique ne saurait inspirer l'intérêt d'une vertu malheureuse ou d'un malheur soutenu avec dignité. Sa lâcheté et sa pusillanimité dans le moment du danger entrainèrent le sort malheureux de la reine. Il a pourtant un titre infiniment supérieur à ces reproches et qui doit faire chérir sa memoire au peuple danois : c'est d'avoir conservé à l'Etat le roi actuel. Ce prince était très-maladif dès son enfance et l'on craignait pour ses jours. Struensée le sauva par un régime très-rigoureux et très-sain. La nourriture la plus simple, les bains froids, une gymnastique continue et modéré, sans feu dans les chambres, sans corrections violentes comme sans flatteries et sans caresses : ce système suivi avec uniformité pendant des années ne pouvait prêter à ses ennemis un des principaux chefs d'accusation. On nous assure que la chose qui lui était le plus à cœur la veille de sa mort, c'était la santé du prince

royal et qu'il dit même : » que l'on ne change rien à mon régime : ce serait dangereux.

(52) Pour faire face aux dépenses qu'exigeaient les troupes dans les duchés et la flotte qui devait croiser continuellement dans la Baltique, il fallut contracter des dettes. Les négociations diplomatiques et l'encouragement des fabriques coutèrent aussi des sommes considérables.

(53) Voici les sept points d'accusation sur lesquels il écrivit son apologie. 1.° Les dettes accumulées. 2.° Le mariage d'une princesse danoise. 3.° D'avoir employé des étrangers. 4.° D'avoir protégé le luxe, 5.° Laissé dépérir l'armée, 6.° Fait grand tort à l'Etat par le commerce, 7.° et aboli par un placard du collège de commerce une ordonnance du roi.

L'épigraphe qu'il mit à la tête de sa défense est: » nihil beatius esse potest mortali quam si in secundis rebus unus sit ex fortunatis hominibus, et in adversis unus ex summis viris.

(54) Voyez Geschichte der Revolution in Dänemarck von L. T. Spittler Berlin 1756. — Sentence prononcée par la commission d'enquête au château de Christiansbourg le 25 avril 1772 contre T. F. Strnensée. — Dans une brochure qui parut sous le titre: Remontrance au roi par M.r Suhm, Flensbourg, chez Serringhausen, on eut la bassesse d'attribuer à la peur d'un coupable les expressions modérées dont Bernstorff se servit dans son apologie. Je tiens de la bouche de plusieurs seigneurs danois que si cette apologie n'eût pas

été dictée par une extrême modération, quantité de familles auraient été ruinées. Consultez: Authentische und hochstmerkwürdige Aufklärungen über die Geschichte des Grafen Struensée und Brand. 1788 8.°

(55) Le jeune comte Pierre André de Bernstorff, son neveu, reçut en même temps sa démission et quitta le Danemarc avec son oncle. Struensée voulait se défaire de l'autorité du premier, mais espérait pouvoir se servir des talens du second et fit en conséquence des démarches pour le faire rester dans le pays : mais le jeune Bernstorff avait trop de cœur pour abandonner son oncle dans le malheur. Au bout de quelques années il lui succéda dans le poste de ministre des affaires étrangères. Son administration a été traitée en détail par plusieurs écrivains danois.

(56) Le roi témoigna ses regrets à la comtesse, et lui assigna une pension à dater du 16 novembre 1772, jour de la réunion du Holstein au Danemarc. Le prince Fréderic fils du roi Fréderic V ne manqua par cette occasion d'assurer la comtesse de la part qu'il prenait à la perte qu'elle et l'Etat venaient de faire, et de la feliciter de la bienveillance que le roi lui avait témoignée.

La société royale d'économie rurale tint une séance, où le vice-président Hübner prononça une oraison funèbre. Plusieurs personnes marquantes formèrent deux sociétés pour faire graver une médaille à la mémoire du défunt. Le prince Charles de Hesse, gouverneur des duchés, se mit à la tête de ses citoyens zélés.

On frappa deux médailles dont la première offre le buste et le nom de Bernstorff: au revers un sarcophage sur lequel repose un sphinx, emblême de la sagesse: un hiérophante étend sa main gauche sur le sphinx et de sa droite élève une couronne : les mots sur le bord du sarcophage sont : Viro de patria bene merenti, et au bas : post genitis hic carus erit. M. XIX. Feb. MDCCLXXII.

La seconde médaille porte l'inscription suivante : Ob vitæ integritatem, beneficentiam, eximiam fidem ac solertiam sing. in administranda republica post fata E. cum mærore et desiderio juncti cultores Hafnienses.

FIN.



